

geneviève lemieux

le cirque copernicus



Le cirque Copernicus

Arrête ton cirque et va plutôt sur notre site :
www.soulieresediteur.com



**De la même auteure
chez le même éditeur :**

Un roman-savon, roman 2005

Chez d'autres éditeurs :

La soupe aux sous, illustré par Pierre Berthiaume, éditions du Raton Laveur, 1990. Gagnant du premier prix au palmarès de la Livromagie 1991-92, catégorie lutins (6-9 ans)

Pourquoi les vaches ont des taches ?, illustré par Julie Garneau, 1992. Gagnant du premier prix au Palmarès de Communication-Jeunesse 1993-94, catégorie lutins (6-9 ans)

Yayaho le croqueur de mots, illustré par Bruno St-Aubin, éditions Modulo, collection Le Raton Laveur, 1999. Finaliste au prix du livre M. Christie 1999, catégorie 7 ans et moins. Finaliste au Palmarès de Communication-Jeunesse 2001

Mimi Poutine et le dragon des mers, illustré par Jean Morin, éditions Bayard, collection Cheval masqué, 2008

Mimi Poutine et les crayons disparus, illustré par Jean Morin, éditions Bayard, collection Cheval masqué, 2009

Geneviève Lemieux

Le cirque Copernicus



case postale 36563 — 598, rue Victoria
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'Aide au Développement de l'Industrie de l'Édition (PADIÉ) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec – du gouvernement du Québec.

Dépôt légal : 2009
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

Données de catalogage avant publication (Canada)

Lemieux, Geneviève

Le cirque Copernicus
(Collection Graffiti ; 53)

Pour les jeunes de 11 ans et plus.

ISBN 978-2-89607-102-9

I. Titre. II. Collection : Collection Graffiti ; 53.

PS8573.E539C57 2009 jC843'.54 C2009-940644-6
PS9573.E539C57 2009

Illustration de la couverture :
Jean-Pierre Normand

Conception graphique de la couverture :
Annie Penrec'h

Copyright © Soulières éditeur et Geneviève Lemieux
ISBN 978-2-89607-088-6
ISBN ePub 9782896072811
ISBN ePub 9782896072804
Tous droits réservés

Chapitre 1

JE N' AIME PAS VRAIMENT L'ÉCOLE. D'abord, on y passe beaucoup trop de temps. Huit jours par semaine, franchement, c'est exagéré. Et puis la nourriture est déprimante : ragoût de patates antibiotiques, fricassée de tofu synthétique, nutripizza aux protéines. Ou d'autres trucs infects du genre.

Ce matin, je suis presque arrivé en retard. Heureusement, j'ai réussi à activer mon iProf à 0829 heures et 58 secondes. Juste à temps pour la première leçon qui débute à 0830 heures pile.

À ma gauche, Marco me salue d'un bref signe de tête. Le surveillant, en avant, a l'air plus amorphe que d'habitude. On va peut-être pouvoir s'amuser.

« Bonjour Nick. J'espère que tu t'es bien reposé. Aujourd'hui, nous allons poursuivre l'étude des formes géométriques complexes. Tu te souviens sans doute que... »

Je me souviens surtout que Barbara me tape vraiment sur les nerfs si tôt le matin. Je clique sur le menu voix. Au-dessous de Barbara, il y

LE CIRQUE COPERNICUS

a Edmond, Michelle et Omer. Je sélectionne Omer. Il a une voix de clown qui me fait rigoler. Bon, où en étions-nous ?

« ...*losange, ellipse et parallélogramme. Aujourd'hui, nous aborderons les –gones : pentagone, hexagone, heptagone et octogone. Pour calculer le périmètre d'un...* »

La journée va être longue. J'ouvre mon terminal et les formes apparaissent à l'écran puis, l'une après l'autre, les formules pour calculer leur périmètre et leur surface. Ennui total. J'aimerais cent fois mieux jouer à *Killortograf*, c'est tout dire.

Je jette un coup d'œil à droite. Sara, ma voisine, travaille encore sur les diagrammes en pointe de tarte. Ça doit faire au moins dix semaines qu'elle est là-dessus. Si son iProf pouvait penser, il serait certainement découragé. Je regarde à gauche : Marco, les yeux fermés, hoche la tête d'un mouvement régulier. J'en déduis qu'il a dû réussir à se brancher sur Radiopop et qu'il écoute le dernier succès des Gaspachos.

1000 heures. Première pause. J'avale en vitesse le verre de neuronade que me tend le surveillant et je me dirige dehors en courant. Je regarde vers le ciel : il doit faire beau, car la toile solaire est au niveau 7. Marco me rejoint quelques secondes plus tard.

— Hé, Nick, on fait une partie de roboball ?

LE CIRQUE COPERNICUS

Un cinq contre cinq s'organise assez rapidement. Mais, comme d'habitude, un des senseurs de la roboball semble détraqué, car bien vite on remarque que la balle ne fait que des feintes vers la gauche. Marco saisit la roboball et la secoue un peu. Peine perdue, à présent elle ne nous évite que par la droite.

Le grand Jeff botte la balle d'un coup de pied rageur : avec un bruit lourd, elle s'écrase devant le but, inerte.

— C'est malin ! Maintenant, elle est complètement finie ! Comment veux-tu qu'on joue avec une balle qui ne bouge plus !

Quelqu'un suggère que l'on essaie de trouver une autre balle, mais c'est trop tard. Les joueurs se sont déjà dispersés. Marco s'approche :

— Je commence à en avoir ras le bol de cette école et de son équipement pourri ! Plus moyen de s'amuser ! Je me demande vraiment pourquoi je perds mon temps ici.

— Comme si on avait le choix...

— Si mon iProf me pose encore une seule question sur les dates de fondation des cinq colonies lunaires, je te jure que je le lance par la fenêtre !

— Et c'est quoi, déjà, les noms des cinq colonies ?

Ça, c'est le signal du départ. De mon départ au sprint, si je ne veux pas que Marco me flan-

que une taloche. Parce que, Marco, ça lui a pris au moins deux ans à les apprendre, ces foutus noms. C'est le genre de choses qui ne lui rentre pas dans la tête, à Marco.

Pourtant, les cinq colonies, ce n'est pas si difficile. J'avais beau essayer de lui refiler le bon vieux truc, S – P – A – C – E, ça ne fonctionnait pas. Il en oubliait toujours une. Et je lui répétais : S pour Sagan, P pour Ptolémée, A pour Alhazen, C pour Copernic, E pour Einstein. Cinq colonies, cinq astronomes ou physiciens célèbres. Mais Marco mélangeait tout, confondait tout. Seul le nom d'Einstein lui disait vaguement quelque chose : « C'est le premier homme à avoir marché sur la Lune, non ? » Sacré Marco. Par contre, il peut réciter la liste des meilleurs compteurs de l'association mondiale de roboball sans problème. Bizarre...

La cloche annonce le retour en classe. Cette fois-ci, mon iProf se met en tête de me faire réviser les lois universelles de la Récupération. Je jette un coup d'œil devant : le surveillant semble captivé par la lecture de son holoman.

Je regarde du côté de Marco. Il a l'air d'être en train de travailler sur un texte. Je tape doucement sur sa table : il se retourne vers moi. En langage signé – avec le temps, nous avons développé un système très élaboré de commu-

nication gestuelle qui a l'avantage de ne pas attirer l'attention – je lui demande s'il a envie de jouer à la bataille d'astéroïdes. Évidemment, il accepte.

Je change la voix de mon iProf pour Edmond et je mets le volume au minimum. Dans mes oreilles, la litanie des dix lois universelles de la Récupération commence, mais je n'écoute pas. Je place mes cinq astéroïdes sur la grille de dix par dix. Marco me fait signe de commencer.

Je signe : B8, D7, F3.

Edmond n'a le temps de se rendre qu'à la quatrième loi : « *Tout ce qui peut être récupéré doit être récupéré.* », que j'ai déjà détruit deux des astéroïdes de Marco. Mais ma chance tourne et Marco m'écrabouille, comme d'habitude.

Quand la cloche du dîner sonne, Marco m'a battu trois fois. Et il me jure qu'il n'a pas triché. Disons que j'ai peine à le croire.

À la cafétéria, ma malchance se poursuit : c'est la journée de la salade de vitamines. Marco laisse échapper un beurk bien senti.

— Quelle est la sixième loi universelle de la Récupération ? me demande-t-il avec un sourire grimaçant.

Je réponds avec la voix basse d'Edmond :

— Aujourd'hui dans ton bac, demain dans ton assiette !

— Ouais, ça goûte vraiment le carton, ce truc !

LE CIRQUE COPERNICUS

Devant nous, Sara et Fanny viennent s'asseoir. Fanny prend un air conspirateur.

— Hé, les gars, j'ai ici de quoi accompagner ce dîner de rêve.

Et, de sa poche, elle sort des sachets de ketchup.

— Du ketch...

— Chut ! Tu veux qu'on se fasse prendre ou quoi ? Vous en voulez ? Parce que ce n'est pas gratuit.

— Je te l'échange contre le dernier hit des Gaspachos, propose Marco à demi-voix.

— Je l'ai déjà. Va falloir faire un petit effort. Je regarde Fanny dans les yeux.

— Deux carrés de chocolat.

— Du vrai ou du synthé ?

— Du vrai.

— Marché conclu. Et toi, Marco, tu trouves quelque chose ?

Et pendant que, sous la table, Fanny me refille son ketchup, Marco esquisse un large sourire :

— Et si je te prêtais mon jetskate pendant une heure ?

— Deux.

— Une et demie.

— O.K. Ce soir, après l'école.

Je pousse le chocolat discrètement vers le plateau de Fanny. Elle le saisit d'un geste rapide et le glisse dans son sac.

LE CIRQUE COPERNICUS

Du ketchup. Vraiment génial : ma salade goûte presque bon. Et puis il me reste encore la moitié d'une tablette de chocolat. Finalement, ce repas se transforme en véritable festin. Presque.

Chapitre 2

C'EST EN SORTANT DE LA CLASSE qu'un surveillant moins légume que les autres nous avait adressé la parole, à Marco et à moi.

— Dites, les gars, vous semblez avoir du talent pour les sports, non ?

Et comment ! Cet après-midi-là, pendant le match de roboball de la récré, Marco et moi avions compté huit buts. Marco avait répondu d'un air de défi :

— Certainement plus que pour ces études bidon !

Curieusement, le surveillant avait souri.

— J'avais cru remarquer. Écoutez, si ça vous intéresse, j'ai ici des renseignements sur une école de cirque. Ils offrent deux semaines d'essai pendant les vacances d'été, toutes dépenses payées, pour des types dans votre genre. Et ce disant, il nous avait tendu à chacun une infobarrette.

— Vous regarderez ça à la maison. Il est encore temps de vous inscrire. Ce sont des gens

LE CIRQUE COPERNICUS

très sérieux et ils sont toujours à la recherche de candidats ayant du potentiel.

Marco n'avait rien dit jusqu'à ce que nous nous retrouvions dehors. Mais, une fois à l'extérieur, il avait explosé :

— Supergénial, Nick ! Une école de cirque ! Tu imagines ? On passerait la journée à s'entraîner au lieu de faire ces foutus exercices de iProf à la noix qui ne servent à rien !

— Je vais commencer par voir ce que raconte cette pub, dis-je en agitant l'infobarrette. Et puis, il faudra bien que j'en discute avec mes parents.

— Deux semaines gratuites ! Ils seraient fous de refuser.

Et c'est ainsi qu'à peine deux jours après la fin de l'école, Marco et moi montions à bord d'un transporteur qui nous emmènerait au camp du cirque Copernicus.

La pub était géniale. Le camp était gratuit. Devant mon insistance, mes parents avaient facilement accepté. Et puis, c'était pour deux semaines. Vingt jours à peine. À mon retour, il me resterait encore du temps pour passer des vacances avec ma famille avant la rentrée scolaire.

Le transporteur s'arrête dans quelques localités voisines pour faire monter d'autres jeunes, garçons et filles, qui semblent avoir à peu près notre âge. Puis c'est le vrai départ. Trois

heures de trajet vers le sud, en direction des quartiers d'été du cirque Copernicus.

On nous sert des rafraîchissements, puis un casse-croûte. Sur les écrans défilent des numéros de cirque tous plus extravagants les uns que les autres.

— Tu crois qu'on apprendra ça en deux semaines ? me demande Marco en indiquant un numéro particulièrement impressionnant de voltige.

Je ricane :

— Toi, Marco, c'est sûr qu'ils vont t'entraîner comme clown !

— Arrête de dire des conneries !

— C'est toi qui dis des conneries ! Comme si tu pouvais apprendre un numéro de trapèze en deux semaines ! Non, toi c'est clown, ou dompteur de lions.

— Ça n'existe même plus, les lions ! Et puis, ça ne vaut pas la peine de discuter avec toi. Tu manques totalement d'ambition.

— Bon, d'accord. Tu pourrais peut-être faire l'homme canon.

Cette agréable conversation a au moins l'avantage de nous faire paraître le trajet plus court. Enfin, nous arrivons.

Trois transporteurs semblables au nôtre se posent devant un immense bâtiment qui a l'air d'un entrepôt ou d'un hangar. D'autres jeunes en descendent : nous sommes environ

LE CIRQUE COPERNICUS

une cinquantaine. Une voix s'élève au-dessus des murmures, fortement amplifiée.

— Bienvenue au camp d'été du cirque Copernicus. Mon nom est Malory Vital et je suis le directeur du camp.

Marco me donne un coup de coude dans les côtes.

— Regarde, c'est le type qui descend en parachute !

En effet, le directeur Vital tombait littéralement du ciel, à vitesse contrôlée, toutefois. Des oh ! et des ah ! résonnent dans l'assistance.

— J'espère que vous avez tous fait bon voyage. Vous avez une heure pour vous installer dans vos nouveaux quartiers. De charmantes hôtesse vous indiqueront vos chambres. Au son de la cloche, rendez-vous dans la grande salle pour votre premier entraînement. Et maintenant, si vous voulez bien entrer.

Je veux passer une remarque au sujet du fait que ce camp, tout comme l'école, est réglé par des cloches mais je n'en ai pas le temps. Car, devant nous, les portes du hangar viennent de disparaître comme par enchantement.

— Projection holographique virturéelle, commente Marco d'un air connaisseur.

— Cool ! ajoutai-je pour ne pas avoir l'air en reste.

En franchissant le seuil, j'entends appeler mon nom sur la droite. Une charmante hôtesse

– le directeur n’avait pas menti – vêtue d’une combinaison jaune me sourit. Je jette un coup d’œil en direction de Marco, mais il se dirige déjà vers une autre charmante hôtesse, habillée de vert, celle-là. J’en déduis que nous ne serons pas dans la même équipe. Je fais un calcul rapide : cinq hôtesse, cinquante campeurs, dix par équipe. Jaune, vert, rouge, bleu et orange.

Avec neuf autres jaunes, je suis l’hôtesse qui nous entraîne dans un dédale de couloirs. Une ligne jaune tracée sur le sol doit servir à nous orienter. Nous arrivons devant une énorme porte jaune.

— C’est ici. Vos noms sont sur la porte de votre chambre. Quand vous entendrez la cloche, suivez la ligne jaune et vous vous retrouverez dans la grande salle. Si vous avez des questions, vous pouvez consulter le terminal situé à la tête de votre lit. Je vous souhaite le plus agréable des séjours.

L’hôtesse appuie sur un bouton à côté de la porte qui s’ouvre sur un corridor à deux embranchements. À gauche les filles, à droite les garçons. Je me demande combien nous serons par chambre. À mon grand étonnement, je constate qu’il n’y a qu’un nom par porte. Par contre, les salles de bains sont communes.

M’installer est l’affaire de cinq minutes. Je profite du temps qu’il me reste pour interro-

ger le terminal. J'arrive assez facilement à la rubrique *Plan de l'édifice principal*. La plus grande partie de l'espace est occupée par des salles d'entraînement diverses. Les quartiers d'habitation, au nombre de six, sont répartis en demi-cercle, au fond du bâtiment. Nous, les Jaunes, sommes situés à l'extrême droite. À l'extrême gauche se trouve le quartier d'habitation gris, réservé au personnel. Au centre du demi-cercle, il y a une cafétéria et une salle de divertissements. Je me demande si la nourriture sera aussi insipide que celle de l'école. Qui sait, le terminal pourra peut-être me renseigner à ce sujet ?

J'arrive à peine à la rubrique *Cafétéria* que j'entends sonner la fameuse cloche. Le terminal s'éteint de lui-même et la porte de ma chambre s'ouvre.

Un de mes voisins pousse un juron. En effet, l'ouverture automatique des portes l'avait pris, comme qui dirait, les culottes baissées.

— On a avantage à être prêt à l'heure à ce que je vois, lui dis-je gentiment. En passant, moi, c'est Nick.

— Kim. Tu as une idée de la façon dont ils ont divisé les équipes ?

— Pas la moindre.

— Tu as déjà fait du cirque ?

— Du trampoline seulement, en classe de gym.

LE CIRQUE COPERNICUS

— Ah bon, ça me rassure. Parce que moi non plus. Mon truc, à moi, ça serait plutôt le roboball.

Un grand sourire illumine mon visage.

— Ça alors, moi aussi ! Comme mon copain Marco d'ailleurs, mais il est parti avec les Verts.

— Tu es venu avec un copain ? Chouette ! Ça y est, je suis prêt. Je pense qu'il va falloir courir pour rattraper les autres.

— Aucun problème. On se fait un petit sprint ?

— D'ac.

Kim court drôlement vite, mais je réussis à tenir le coup. Bientôt, nous rattrapons le reste de l'équipe et il faut réduire la cadence afin d'éviter une collision.

— Eh, dis donc, tu es peut-être lent à t'habiller, mais certainement pas à la course à pied !

— Tu te débrouilles pas mal non plus. Tiens, je pense que c'est ton copain, là-bas.

En effet, alors que nous entrons dans la grande salle, j'aperçois Marco qui gesticule dans ma direction. Je lui rends son salut, mais monsieur Vital s'avance déjà au micro et un grand silence se fait.

Chapitre 3

MARCO AVAIT EU RAISON de se moquer de moi, car au cirque Copernicus, il n'y avait ni clown ni dompteur, et encore moins d'homme canon.

Nous l'avions constaté dès la première journée.

À notre arrivée dans la grande salle, chaque équipe avait été dirigée vers un atelier : pyramides, tremplin, trapèze, fil de fer et jonglerie. Il y aurait rotation au cours des trois premières journées : ensuite, chaque campeur se verrait assigner un atelier pour le reste du camp. L'objectif, bien entendu, était de monter un numéro qui, s'il était présentable, ferait partie du spectacle de clôture.

Avec les Jaunes, je m'étais retrouvé au fil de fer. L'enfer. À part une ou deux filles – je soupçonnais qu'elles étudiaient le ballet – qui avaient réussi à faire quelques pas sans tomber, pour le reste du groupe l'atelier s'était résumé à : mets un pied sur le fil, essaie de mettre le deuxième, gesticule avec les bras, tombe

LE CIRQUE COPERNICUS

sur le matelas. En tout cas, c'est à peu près ce qui s'était passé pour Kim et moi.

— Et si on est pourris à tous les ateliers, ils font quoi ? Ils nous retournent à la maison ?

— On pourra toujours être éclairagiste, ou s'occuper de la musique...

Marco aurait conclu que je manquais totalement d'ambition.

D'ailleurs, quand je l'avais retrouvé pour le souper, après cette journée éprouvante – à la cafétéria nous n'étions pas obligés de manger en équipe – il flottait, littéralement. Normal, il avait fait du trapèze tout l'après-midi.

— Je te dis, Nick, je suis fait pour ça ! Absolument ! Tout ce qu'ils m'ont fait essayer, je l'ai réussi. Et du premier coup à part ça. Enfin presque.

— Attends de faire le fil de fer.

— Tu as quoi demain ?

— Tremplin et jonglerie, je crois.

Je dois cependant ajouter, à la défense du cirque Copernicus, que la nourriture qu'on y servait était excellente. Les portions étaient limitées, cependant. Suffisantes, mais pas de deuxième service. Fallait rester mince dans ce métier.

Après le repas, j'avais passé une demi-heure sur la console 3D, puis j'avais été pris d'un soudain coup de barre.

LE CIRQUE COPERNICUS

— Je pense que je vais aller me coucher, avais-je dit à Marco entre deux bâillements.

— O.K. moi je reste encore un peu. On se voit demain matin ?

— D'ac. Bonsoir.

J'avais eu à peine le temps de me traîner jusqu'à mon lit que je m'étais écrasé, assommé, pour sombrer dans un sommeil profond.

Après trois jours de ce régime, j'étais franchement épuisé. J'avais fourni des efforts soutenus pour tenter de réussir les exercices qu'on nous demandait. Parce que j'avais beau faire des blagues, éclairagiste, ça ne me branchait pas du tout.

Kim avait eu du succès au tremplin. Peu importe le type de saut, vrille ou périlleux, il retombait toujours sur ses pieds. Il m'avait ensuite confié qu'en plus du roboball, il faisait pas mal de ski acrobatique. Ce qui expliquait bien des choses.

Marco, lui, restait fidèle à ses premières amours, le trapèze. Quant à moi, le seul atelier où je m'étais un tant soit peu illustré était la jonglerie. Rien d'époustouflant. Mais j'avais une bonne coordination et le sens du rythme. Le roboball, sans doute.

Le troisième soir, le directeur nous avait réunis à nouveau dans la grande salle pour annoncer la formation des groupes. Il y avait eu quelques surprises, et quelques déceptions aussi.

LE CIRQUE COPERNICUS

D'abord, Marco n'avait pas été choisi pour le trapèze. Kim, qui se voyait déjà exécuter mille pirouettes au tremplin, se retrouva aux pyramides avec un Marco qui faisait la tête.

Et puis moi, contre toute attente, on m'avait envoyé au trapèze. Je n'y comprenais rien.

Mais le directeur n'acceptait aucune discussion.

— Certains choix peuvent aujourd'hui vous sembler étranges. Mais nous, au cirque Copernicus, voyons au-delà des apparences. Nous ne pensons pas au présent, mais à l'avenir. Cela dit, les deux prochaines journées seront déterminantes. Je ne vous cacherais pas que, pour certains d'entre vous, nous avons hésité entre deux ou trois ateliers. Il est donc possible que des changements soient effectués d'ici là. Mais, en attendant, je vous invite tous à profiter d'une bonne nuit de sommeil. Le vrai travail commence demain.

Moi, je n'y tenais pas vraiment, au trapèze. Et je me disais que si j'étais vraiment lamentable pour les deux prochaines journées, on m'enverrait peut-être ailleurs. Jongleur, par exemple, ce qui aurait l'avantage d'être beaucoup moins fatigant. Parce que je commençais à trouver que ce camp ne ressemblait pas du tout à des vacances et un peu trop à l'école, iProf en moins.

Marco, de son côté, était résolu à décrocher une place coûte que coûte dans le groupe des

trapézistes. Alors, si je m'arrangeais pour en être exclu, ça lui permettrait peut-être d'y entrer. Mais je n'allais surtout rien lui dire. Il fallait manœuvrer avec discrétion.

Finalement, je n'eus rien à manigancer. La première journée, deux jeunes de mon groupe – une rouge et un orange – se blessèrent l'un au bras, l'autre à la jambe. Le soir même, Marco et Kim obtinrent leur place au trapèze. J'étais content pour eux, et pour moi aussi, car désormais je passerais toutes mes journées avec mes amis.

Et elles étaient longues, ces journées. Une heure d'étirements et de musculation après le déjeuner, puis deux heures d'entraînement de base au trapèze. Le dîner, puis trente minutes de repos obligatoire. En après-midi, répétition d'enchaînements pendant trois heures en vue de monter le fameux numéro. Et pour finir, comme si ce n'était pas assez, une heure de vélo stationnaire à vitesse variable (plutôt rapide que lente, évidemment).

Vous pensez qu'on nous laissait en paix après le souper ? Pas du tout. On nous faisait visionner des films pendant 90 minutes. Des numéros de trapèze, bien entendu. Nous avions enfin du temps libre par la suite, mais nous étions si fatigués que, la plupart du temps, nous regagnions directement nos chambres.

LE CIRQUE COPERNICUS

Mais ça fonctionnait, leur truc. Après dix jours de camp, nous avons développé assez d'habileté pour réaliser une routine de trois minutes. Oh, rien de très spectaculaire, mais tout de même...

Je pouvais me balancer assis, debout, ou suspendu par les genoux. J'avais même commencé à effectuer des transferts simples : en prise de genoux, il fallait saisir les mains d'un autre trapéziste – déjà cela demandait tout un synchronisme – puis déplier les genoux pour laisser aller le trapèze, effectuer deux balancements complets ainsi suspendu et enfin se laisser tomber dans le filet.

J'avais assez rapidement réalisé que, pour devenir trapéziste, il fallait tout d'abord apprendre à tomber sans se faire mal. Et que c'était tout un art. Les deux premiers avant-midi avaient été consacrés tout entiers à cet apprentissage. Et je dois avouer que cette sensation de chute dans le vide ne m'était pas trop désagréable. Marco, cependant, détestait cela. Pour lui, un trapéziste devait voler, et pas tomber. Kim, lui, profitait de toutes les occasions de chute pour se laisser aller à des acrobaties et ce, au grand déplaisir de notre entraîneur, le sympathique Sam. C'est le surnom que je lui avais donné, par dérision, car son attitude envers nous était tout sauf sympathique. On se serait crus à l'armée, sous les ordres d'un

LE CIRQUE COPERNICUS

major autoritaire et implacable qui n'aurait eu en tête que l'intention de nous *casser*. Jamais un sourire. Jamais un bon mot. En fait, le commentaire qui s'approchait le plus d'un encouragement était son célèbre : « Tu peux faire mieux. »

Avais-je eu envie d'abandonner, de prétendre – ou pire encore, de provoquer – une blessure pour qu'on me retire de ce camp ? Plus d'une fois. Mais, curieusement, après ces dix jours plus qu'intensifs, j'avais commencé à prendre goût à cette routine. Je me réveillais le matin avec l'envie d'aller me balancer à dix mètres au-dessus de la terre ferme. Et puis, ça devenait chaque jour de moins en moins éprouvant et de plus en plus excitant. En fait, Marco, Kim et moi ne parlions plus de rien d'autre dans nos temps libres. Lentement, mais sûrement, nous étions en voie de nous transformer en de véritables mordus du cirque. Je ne pensais presque plus au roboball, c'était tout dire !

Chapitre 4

LE SPECTACLE DE FIN DE CAMP était en fait un examen. Bien sûr, il y avait les costumes, l'éclairage, la musique, les parents. On nous avait prévenus : dix d'entre nous seraient retenus, et invités à fréquenter l'école du cirque dès la rentrée.

La nervosité est à son comble. C'est notre premier spectacle et nous serons jugés sur notre performance. Marco ne tient plus en place. Il répète sans cesse : « Il faut qu'ils me choisissent », tel un mantra. Kim, impassible, semble perdu dans ses pensées. Et moi, moi qui, il y avait de cela vingt jours à peine, ne prenais pas la chose très au sérieux, eh bien je me suis finalement laissé prendre au jeu. J'essaie d'analyser la situation de façon objective. Je compile des statistiques : de 50 au départ, nous n'étions à présent que 45. Il y avait 10 places disponibles, ce qui signifiait que j'avais 22,2% de chances d'être sélectionné. En fait, pour être plus précis, le nombre exact était 22,2 périodique, soit une série infinie de 2. Il y avait quelque chose de rassurant dans ce nombre,

LE CIRQUE COPERNICUS

dans cette suite ininterrompue de 2, qui me réconfortait. Je les voyais danser devant moi lorsque je fermais les yeux. Je les voyais se balancer, suspendus par le haut, chacun à un trapèze puis, dans un synchronisme parfait, s'élancer et changer de place avec leur voisin d'en face.

J'entends la musique qui annonce le début de notre numéro. J'ouvre les yeux et j'agrippe le premier barreau de l'échelle qui me mènera à la plate-forme de départ.

Le bruit des applaudissements me tire de ma transe. Je suis sur la piste, entre Kim et Marco, et je salue sous les projecteurs. Je n'ai aucune espèce d'idée de ce qui vient de se passer.

Ce n'est qu'une fois dans les coulisses que je réalise que c'est fini. Terminé. J'ai fait mon numéro, je vais rejoindre mes parents et rentrer chez moi. Je ferme les yeux. Les 2 réapparaissent, défilant en une farandole qui tourne autour de moi.

— Nick ! Nick ?

— Euh... quoi ?

— Ça va aller ?

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Ben, c'est que, tout à l'heure, on a cru que...

— On a cru que quoi ?

— Tu as failli manquer ton transfert avec Kim.

LE CIRQUE COPERNICUS

Mais qu'est-ce qu'il raconte au juste ? Je regarde Marco dans les yeux. Il a vraiment l'air préoccupé. Puis, je me tourne vers Kim. Blanc comme un drap.

Je souris.

— L'important, c'est qu'on ait tout de même réussi notre numéro.

Kim me regarde avec de grands yeux.

— Sérieux, tu n'as pas eu peur ?

Je laisse échapper un éclat de rire. « Pas une seconde ! »

À la vérité, je ne me souviens de rien.

Alors que nous allons rejoindre nos parents, monsieur Vital se plante devant la porte :

— Mes chers campeurs, je tiens à vous féliciter. Vous avez tous été remarquables ce soir et j'espère que vous garderez un souvenir impérissable de votre séjour parmi nous. Cela dit, certains d'entre vous ont été plus remarquables que d'autres. Dix d'entre vous, en fait. Vous recevrez tous une enveloppe à la sortie. Je vous demanderais de ne l'ouvrir qu'en présence de vos parents. Si elle contient une invitation à fréquenter notre école, il est impératif que vos parents signent immédiatement le formulaire d'admission. Autrement, votre place sera offerte à quelqu'un d'autre. Bonne chance, et bon retour.

À mes côtés, Marco se remet à réciter son mantra. Puis, cinq hôteses aux couleurs de nos

LE CIRQUE COPERNICUS

équipes respectives apparaissent comme par enchantement. Je me dirige vers la jaune. En souriant, elle me tend mon enveloppe. La valse des 2 reprend de plus belle dans ma tête.

Dans la foule des spectateurs, j'ai tôt fait de repérer mes parents. Et alors que ma mère se précipite vers moi pour m'embrasser, je brandis la précieuse enveloppe sous ses yeux.

— Vite, il faut l'ouvrir pour savoir si je suis accepté à l'école !

Ma mère, elle, ne pense qu'à me féliciter. Je m'impatiente :

— Allez, ouvre-la, qu'on en finisse !

Mon père me prend l'enveloppe des mains et d'un geste brusque, en déchire le côté. Les secondes s'écoulent, interminables. Ailleurs, dans la foule, j'entends des cris de joie et des jurons étouffés.

« Nous avons le plaisir de vous annoncer que... »

Un sourire béat éclaire mon visage. Plus rien ne m'importe à présent.

Je laisse les bras de ma mère me serrer. J'entends la voix de mon père me dire qu'il est fier de moi. Puis je vois Marco courir dans ma direction, les bras en l'air, les joues en feu.

— Je le savais, Nick, je le savais !

LE CIRQUE COPERNICUS

Ce n'est que quelques jours plus tard, alors que je suis de retour à la maison, que je commence à réaliser ce qui m'arrive. Ce qui nous arrive, en fait.

Après les vacances, j'entrerais dans une nouvelle vie, sûrement mille fois plus excitante que celle que je quittais. Bien sûr, ma famille allait me manquer, mais des visites étaient prévues. Et puis je retournerais à la maison quatre fois par année, à chaque changement de saison. J'espérais que cette fois-ci Marco et moi serions dans la même équipe, enfin, dans la même classe. Car il s'agissait tout de même d'une école ; le cirque n'occuperait pas toutes nos journées. Au moins trois heures par jour seraient consacrées à la poursuite de nos études dans les matières de base : communication, sciences, culture.

Une seule ombre au tableau : mon copain Kim n'avait pas été retenu. Il était cependant sur la liste d'attente. Avec un peu de chance, il nous rejoindrait au début de l'automne.

Avec un peu de chance...

Chapitre 5

MARCO ET MOI SOMMES ASSIS côte à côte dans le transporteur qui nous mène à l'école du cirque. Nous avons beaucoup bavardé, excités que nous sommes à l'idée de reprendre l'entraînement au trapèze. Mais maintenant, après le délicieux repas que l'on vient de nous servir, j'avoue que j'ai les paupières un peu lourdes. D'ailleurs, je ne suis pas le seul. Ça roupille ferme autour de nous. Je ferme les yeux.

Lorsque je m'éveille, je suis allongé sur une couchette dans ce qui paraît être une chambre. Du moins, c'est ce que la lumière tamisée me permet de voir. Aucun bruit, sauf une vibration en basse fréquence qui semble émaner d'un système de ventilation.

Comment suis-je arrivé jusqu'ici ? Mes souvenirs s'arrêtent au transporteur, puis plus rien. J'ai mal à la tête. Je tente de m'asseoir, mais je suis immédiatement pris de vertige.

Je m'allonge à nouveau et essaye de penser. Rien à faire. Mon cerveau est une épaisse

bouillie dans laquelle les idées n'arrivent pas à prendre forme. Je me rendors.

Après un moment – une heure, deux, dix peut-être – je m'éveille à nouveau, et je réalise alors que j'ai extrêmement faim. Je me lève brusquement et, à mon grand soulagement, je ne ressens aucun étourdissement. La lumière s'allume sur ces entrefaites. Un système de détection de mouvement, sans doute. Je me dirige vers la porte qui coulisse silencieusement devant moi, ce qui confirme mon hypothèse. Sur le plancher du couloir, une ligne blanche. Je souris intérieurement. Je pourrai me rendre sans problème à la cafétéria.

Je suis donc arrivé. J'ai dû dormir très dur. J'ai peut-être même été malade et on m'a transporté jusqu'à mon lit. J'en aurai bientôt le cœur net.

Je me mets à marcher. Un silence total règne dans le bâtiment. Comme prévu, mes pas me mènent jusqu'à ce qui semble être une cafétéria. Sauf que la salle est obscure et déserte.

Comme j'ai une faim de loup, j'entre quand même. Avec un peu de chance, je trouverai tout de même de quoi me sustenter.

Au moment où je franchis le seuil, vingt plafonniers s'allument tout d'un coup et une synthémusique inoffensive se répand dans l'air. Je traverse la salle en direction des distributrices que je viens d'apercevoir, alignées sur le

mur du fond. Je m'approche. Neuronade. Galettes aux enzymes. Croustilles nutraceutiques.

J'appuie sur le bouton et je ramasse un sac de croustilles dans le compartiment du bas. Je cherche des yeux la saveur : luzerne. En temps habituel j'aurais grimacé, mais l'appétit ne m'en laisse pas le temps. J'avale le contenu du sac en quelques secondes. Je trouve ça presque bon.

Je vais me choisir une bouteille de neuronade lorsqu'un bruit de pas me fait me retourner. Tiens, ils ont de charmantes hôtesse, même ici.

— J'ai eu un petit creux. J'ai dû passer tout droit l'heure du souper.

— Il est 0400 heures, me répond une voix qui ressemble à celle de la Barbara de mon iProf. Vous devez regagner votre chambre. Le petit-déjeuner sera servi à 0730 heures. Si vous voulez bien me suivre.

0400 heures ? Pas étonnant que je sois mort de faim !

— Je vais me prendre quelque chose à boire et je vous suis.

— Très bien.

La charmante hôtesse, dans sa combinaison violette, m'attend dans l'embrasement de la porte. Je prends ma bouteille et me dirige vers la sortie. Les couloirs sont toujours aussi silencieux, sauf qu'à présent je sais pourquoi.

LE CIRQUE COPERNICUS

De retour dans ma chambre, j'essaye de m'endormir, mais sans succès. Je tourne et me retourne sur mon matelas. Sans doute la neuronade : ce n'était pas génial de boire ça en plein milieu de la nuit...

Je décide donc de me lever et de défaire mes bagages. J'ouvre la porte de ce que je crois être une armoire pour découvrir... une salle de bains ! Une salle de bains privée ? C'est le grand luxe ! Il y a même une douche, avec serviettes, pantoufles et peignoir, le tout d'un blanc immaculé. Mais lorsque j'essaye de faire couler l'eau, rien ne se passe.

J'avise alors un panneau fixé sur le mur de céramique :

Heures de fonctionnement :
de 0600 à 0800
de 1700 à 2100

Évidemment, on pratique ici la cinquième loi universelle de la Récupération : *Le Recyclage et la Réutilisation sont les deux sœurs de la Récupération*. Je me demande si ça vaut aussi pour les toilettes...

Je trouve enfin une penderie encastrée dans le mur à la tête de ma couchette et j'y range

mes vêtements et effets personnels. Je prends même le temps de fixer au mur l'affiche de mon équipe de roboball préférée, les Whambams. Puis je me recouche, cette fois avec mes musicouteurs. Je sélectionne le tout dernier tube de l'été des Kameleons, *Hakuna Matata*.

J'ai dû finir par me rendormir, car la voix du réveil me fait sursauter :

— Le déjeuner sera servi dans trente minutes. Veuillez vous préparer.

Me préparer ? Je saute dans la douche : d'après mes calculs, elle devrait maintenant être fonctionnelle. Le massage du jet d'eau achève de me réveiller tout à fait. Je me sens en grande forme à présent.

En sortant de ma chambre, je me retrouve pratiquement face à face avec une fille qui vient de la chambre opposée à la mienne. Son visage me dit vaguement quelque chose. Je lui souris :

— Salut, moi, c'est Nick. On s'est vus cet été, je crois. Au camp du cirque.

— Je ne crois pas. Je m'en serais souvenue. Je m'appelle Anna. Tu es nouveau, toi aussi ?

— Oui, et je ne sais pas au juste ce qui s'est passé, mais je n'ai aucun souvenir d'être arrivé jusqu'ici. Je me suis réveillé dans mon lit.

Anna plisse les yeux.

— Ah oui ? C'est étrange, moi aussi.

LE CIRQUE COPERNICUS

— Même que je me suis levé en pleine nuit, pensant que j'étais en retard pour le souper. Je me suis rendu jusqu'à la cafétéria.

Mais, au même moment, j'aperçois mon copain Marco au détour d'un couloir. Il se précipite vers moi.

— Eh, salut vieux frère ! Ça roule ?

— Ça roule, oui, mais j'ai l'estomac dans les talons ! On dirait que ça fait une éternité que je n'ai pas mangé.

— Marco, je te présente Anna, ma voisine d'en face. Marco est un copain d'école. Nous nous sommes inscrits ensemble.

Anna tend sa main à serrer.

— Enchantée. Vous faites quoi, comme appareil ?

— Trapézistes.

— Vraiment ? Moi aussi.

Nous arrivons à la cafétéria. Ça sent rudement bon ! Mais je n'ai pas le temps de m'approcher du buffet que quelqu'un m'assaille par derrière en me mettant ses mains sur les yeux.

— Devine qui c'est ?

À sa voix, je le reconnais immédiatement.

— Kim, c'est toi ? Tu as fini par avoir une place ?

— C'est génial, non ? Je ne l'ai su que la semaine dernière ! J'aurais pu te prévenir, mais j'ai préféré te faire la surprise.

LE CIRQUE COPERNICUS

Kim descend de sur mon dos et me fait une longue accolade. Puis, je me tourne vers Anna :

— Anna, je te présente Kim, un copain du camp de cirque, et trapéziste lui aussi.

— Salut ! Vous venez ? Je pense qu'il y a des crêpes !

Non seulement il y a des crêpes, mais des pains et viennoiseries de toutes sortes, des fruits frais, du yogourt, du lait et des jus. De la vraie nourriture ! Chacun va s'asseoir avec une assiette qui ressemble à une montagne.

Cette nouvelle école est vraiment super. Je sens que je vais adorer mon année.

Chapitre 6

C'EST QU'AU BOUT de quelques journées passées à l'école de cirque que je me mis vraiment à réfléchir à ma nouvelle situation. Au début, j'étais tellement excité à l'idée de reprendre l'entraînement que je ne me suis pas arrêté à quelques petits détails ou coïncidences bizarres. Mais le soir du cinquième jour, exténué par une autre journée d'entraînement intensif, je retournais à ma chambre avec Kim et Marco, ce dernier fit un commentaire qui me réveilla tout à fait :

— En tout cas, j'espère que je ne rêverai pas encore que je fais du trapèze toute la nuit ! C'est horrible, je me réveille plus fatigué qu'au coucher !

Kim avait renchéri :

— C'est vrai ? Moi aussi, j'en rêve toutes les nuits. J'imagine que c'est normal puisqu'on ne fait que ça à longueur de journée !

Ça, c'était une des choses qui m'avaient un peu surpris depuis mon arrivée. L'horaire de l'école ressemblait étrangement à celui du camp d'été. Aucune matière scolaire, seulement de

l'entraînement. Oh, c'était loin de me déplaire, mais c'était quand même bizarre, quoique certains élèves aient entendu dire que l'entraînement et l'enseignement académique alterneraient par blocs.

Je n'avais pas osé répondre que, moi aussi, je passais des nuits entières à rêver de trapèze et je m'étais contenté de sourire. Puis mes copains avaient bifurqué vers leur section (ils étaient dans la zone *alpha* et moi dans la *gamma*) et j'avais poursuivi seul jusqu'à ma chambre, perdu dans mes pensées.

La porte d'Anna était ouverte. Lorsqu'elle me vit arriver, elle me fit signe d'entrer. Ce n'était pas la première fois que je la visitais ainsi. J'avais d'abord été attiré par son poster des Mégabytes, un groupe de psychorock qui avait été très en vogue cinq ans auparavant. Montrant l'affiche, j'avais dit :

— Tu écoutes encore ce vieux truc ?

— Ouais, le guitariste est vraiment super !

J'avais rapidement compris qu'Anna n'était pas du genre à suivre les modes et qu'elle avait des goûts personnels et bien arrêtés. Elle m'avait invité à écouter le vieux truc en question et j'avoue que j'avais trouvé ça plutôt bon.

J'avais franchi la porte de la chambre d'Anna qui s'était refermée derrière moi. Elle m'avait tendu une chaise : elle me faisait face, assise sur sa couchette.

LE CIRQUE COPERNICUS

— T'as l'air pensif, Nick. Quelque chose te tracasse ?

J'esquissai un demi-sourire.

— Non, ça va. Quoi que...

— C'est dur, hein ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Je savais très bien ce qu'elle voulait dire, car je pensais la même chose. Nous avons tous la langue à terre, et l'école venait à peine de commencer.

— L'école. L'entraînement. Et puis on ne peut jamais sortir.

Sur le coup, cela ne m'avait pas frappé. L'été dernier, au camp, personne n'aurait eu envie d'aller faire un tour à l'extérieur puisque le complexe d'entraînement était situé en plein désert et que nous préférions tous demeurer au frais, à l'air climatisé. Ici, à l'école du cirque Copernicus, il y avait un grand jardin intérieur, très agréable mais, si l'on y pense bien, je n'avais vu aucune porte ou fenêtre donnant sur l'extérieur. À brûle-pourpoint, j'avais lancé :

— Est-ce que toi aussi tu rêves de trapèze toutes les nuits ?

Anna avait approuvé d'un signe bref de la tête.

— Tu sais quoi, Nick ? J'ai l'impression qu'ils veulent à tout prix nous couper du monde extérieur. T'as remarqué que les termi-

LE CIRQUE COPERNICUS

naux dans nos chambres ne sont même pas branchés sur le Web ? On n'a accès qu'au réseau de l'école ; impossible de communiquer en mode visuel direct et les seuls messages qui peuvent être transmis sont ceux qui sont destinés à nos familles. Moi qui pensais pouvoir rester en lien avec mes copines...

— Tu as hâte aux prochaines vacances ?

— Je ne sais pas. Quand je suis au trapèze, j'ai une impression de grande liberté. Plus rien ne compte. Mais quand je reviens ici... Il n'y a même pas de fenêtre. C'est étouffant !

Je réfléchis tout haut :

— Tu ne trouves pas ça bizarre que personne ne se souvienne d'être arrivé ici ? Que nous ayons tous été endormis ?

— C'est évident qu'on nous a administré un somnifère.

— Un somni... C'est vraiment ce que tu crois ?

— Comment l'expliquer autrement ?

— Oui mais, pourquoi ?

— J'imagine que nous sommes dans un endroit ultrasecret. Et que personne d'entre nous ne doit en connaître l'emplacement, de peur que nous ne le révélions à des oreilles indiscretes !

— Mais, tout de même, ce n'est qu'une école de cirque, pas une usine de haute technologie !

LE CIRQUE COPERNICUS

— L'industrie du cirque rapporte des milliards, Nick, et Copernicus a sans doute intérêt à ne pas divulguer ses méthodes d'entraînement !

La mâchoire m'en tombait.

— Excuse-moi, Anna, mais c'est du délire !

— Alors pourquoi ne voyons-nous aucune porte, aucune fenêtre ? Tout ça, ce sont des tactiques d'anti-espionnage !

— Mais nous ne sommes que des étudiants ! Des étudiants de première année ! Nous n'avons pas grand-chose à cacher !

— Je te dis, je trouve ça louche...

Elle n'avait peut-être pas tout à fait tort, Anna. Je me levai en lui souhaitant bonne nuit. Et cette nuit-là, je rêvai encore que je faisais du trapèze. Sauf que j'étais à l'intérieur d'une cage, d'une cage dorée.

À partir du lendemain, je me mis à observer plus attentivement ce qui se passait autour de moi. Je pris la résolution de noter toutes les questions qui me venaient à l'esprit, aussi saugrenues soient-elles. Par exemple, pourquoi les élèves du cirque Copernicus étaient-ils tous des débutants, et tous au trapèze, par surcroît ? Y avait-il d'autres élèves dans une autre section de l'école et si oui, pourquoi ne les voyait-on jamais ?

Et puis, une semaine environ après notre arrivée – il n'y avait de calendrier nulle part

dans l'école, c'était un autre détail étrange – je me risquai à poser la question à un de nos assistants entraîneurs, un type assez jeune qui se prénommaït Lucas.

— Dis-moi, est-ce qu'on enseigne seulement le trapèze à l'école du cirque ?

Lucas m'avait regardé droit dans les yeux :

— Pourquoi veux-tu savoir ça ?

— Eh bien, l'été dernier, au camp, il y avait différents appareils.

— Oui, et ici, c'est l'école de trapèze.

Je n'avais pas pu en savoir davantage et je restai donc sur mon appétit. Et puis un matin, en entrant dans le chapiteau, l'entraîneur en chef, monsieur Pinsky, avait pris cinq minutes de notre temps pour nous adresser la parole :

— Mes très chers élèves, à partir d'aujourd'hui il y aura un changement dans votre routine d'entraînement.

Marco, à mes côtés, soupira :

— J'espère qu'il ne va pas nous annoncer qu'on commence nos matières scolaires ! Beurk !

Mais Pinsky poursuivait :

— À partir d'aujourd'hui, nous allons réduire la gravité de 10% dans le chapiteau.

La gravité ? Sur le coup, j'avoue que je n'avais pas compris ce à quoi l'entraîneur faisait allusion. La gravité des accidents ? Il n'y en avait eu qu'un jusqu'à présent et le type s'en était tiré avec une simple entorse à la cheville.

LE CIRQUE COPERNICUS

— En effet, nous allons progressivement la diminuer jusqu'à ce qu'elle atteigne 0,2 G. Vous verrez, vos routines n'en seront que plus sécuritaires, et plus spectaculaires !

— Ah, c'est pour ça ! s'était écrié Kim. Tous ces numéros qu'on nous a fait visionner... Je comprends à présent ! C'était pratiquement en apesanteur !

La voix de l'entraîneur s'éleva au-dessus du brouhaha général qu'avait causé cette annonce :

— Il n'y a aucune inquiétude à avoir ! Nos méthodes sont éprouvées, tout se fera graduellement ! Vous ne sentirez à peu près pas de différence et, au prochain changement de saison, vous serez comme des poissons dans l'eau dans votre nouvel environnement ! D'ailleurs, depuis votre arrivée ici, vous vous êtes entraînés à 0,9 G sans même le savoir.

Des exclamations fusèrent de toutes parts. Quoi, depuis que nous étions dans cette école, nous faisons du trapèze dans un chapiteau où l'attraction gravitationnelle était à 90% de la normale ? Et là, on passerait à 80% ?

— Cool, avait déclaré Marco. On va voler, pour de vrai !

Chapitre 7

ALORS, C'ÉTAIT CELA, les méthodes ultra-secrètes du cirque Copernicus ? Des spectacles sous des chapiteaux à gravité réduite ?

— Mais tous les spectateurs doivent s'en rendre compte ? Quand même, 0,2 G, c'est un cinquième de la gravité habituelle ! Pourquoi alors nous entraîner dans le plus grand secret ?

Cette fois-ci, Anna était dans ma chambre. Nous étions assis, face à face, chacun à un bout de mon lit. Je m'entêtais à lui répéter que sa théorie de centre d'entraînement ultrasecret ne tenait pas debout. Elle m'écoutait en tortillant une mèche de cheveux autour de son doigt, l'air un peu distrait.

— Je te le dis, Anna, ça n'a pas de sens ! Ce que je crois, c'est que notre chapiteau doit être tout à fait isolé du monde extérieur à cause de cette gravité variable, justement. Comme si... mais, j'y y pense, nous sommes peut-être à l'intérieur d'une ancienne base d'entraînement pour astronautes ?

— Quoi ?

LE CIRQUE COPERNICUS

— Non mais, ça expliquerait tout ! Nous devons être logés dans un ancien complexe de la NASA ou de l'ASE.

— Avec un chapiteau, Nick ? Ça n'a aucun sens !

— Mais peut-être que... Évidemment, ils ont réaménagé les lieux. Il devait y avoir une immense salle où on pouvait simuler la marche dans l'espace, tu sais, avec une réplique d'une partie de la station spatiale, ou même une navette... L'endroit est gigantesque ! Et puis, s'ils peuvent faire varier la gravité, qu'est-ce qui nous dit qu'ils ne peuvent pas descendre à 0 G pour simuler l'apesanteur, comme dans l'espace ? Et puis, ça expliquerait l'absence de portes et de fenêtres !

— Et pourquoi ? Il y en a des portes et des fenêtres dans les navettes, les fusées et les stations orbitales ! Des fenêtres qui ne s'ouvrent pas et des portes avec sas de décompression, mais tout de même !

— Anna...

— Quoi ?

— Et si le secret était non pas à l'intérieur, mais à l'extérieur ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Et merde !

— Nick ! s'écria Anna d'un ton qui frisait le reproche.

LE CIRQUE COPERNICUS

— Réfléchis un peu. Il n’y a rien de secret à l’intérieur, seulement une bande de jeunes blancs-becs qui s’évertuent à faire du trapèze dans un chapiteau à gravité variable. S’il n’y a aucune issue, ni porte, ni fenêtre, à cette école, ce n’est pas pour empêcher des espions d’y entrer mais bien...

— Pour que nous ne puissions pas en sortir ? Mais...

— Plus que ça, Anna. Pour que nous n’ayons aucune idée de l’endroit où nous sommes !

— Et c’est exactement ce que je te répète depuis le début. Ils veulent garder cet endroit secret, voilà tout !

Curieusement, Anna et moi semblions être les deux seuls élèves à se questionner sur les méthodes et pratiques de l’école du cirque Copernicus. Même mes deux copains, Marco et Kim, ne paraissaient aucunement se préoccuper du fait qu’après cinq semaines passées dans cette école, nous n’avions pas encore vu ni l’ombre d’un iProf ni mis ne serait-ce que le bout du nez à l’extérieur. Oh, il y avait bien le jardin – c’était plutôt une serre, en fait – qui était très agréable avec ses fleurs et ses cascades : j’avais d’ailleurs pris l’habitude d’aller m’y promener avec Anna, à l’abri des oreilles indiscretes – mais ce n’était quand même pas dehors.

LE CIRQUE COPERNICUS

Dans le chapiteau à 0,5 G, nos prouesses en haute voltige devenaient de plus en plus spectaculaires et les trapézistes, de plus en plus euphoriques. Tous, sauf Anna et moi.

Nos conciliabules avaient lieu de plus en plus fréquemment, le soir après le souper, soit le seul moment où nous avions quelque temps de libre. Kim et Marco nous regardaient nous éloigner ensemble, d'un œil goguenard, alors qu'eux allaient rejoindre la plupart des autres élèves dans la salle de divertissement. Tellement que, pour donner le change, Anna m'avait pris par la taille, un soir, dans le corridor, en souriant d'un air niais à mes deux acolytes. Mais dès que nous étions hors de vue, elle se dégageait et, marchant d'un pas décidé à mes côtés, m'exposait ses nouvelles hypothèses.

Je persistais mordicus à croire que nous étions dans une ancienne base ultrasecrète d'entraînement spatial isolée du monde extérieur, mais je n'avais aucune preuve ni aucune explication logique à fournir autre que cette histoire de chapiteau à gravité variable. La nouvelle théorie d'Anna était que l'école de cirque cachait quelque chose de louche. Qu'elle était en quelque sorte un écran de fumée camouflant des activités parallèles, souterraines et illicites.

En attendant, l'entraînement se poursuivait à raison de huit heures par jour, neuf jours par semaine. Marco et Kim formaient déjà une

équipe formidable avec deux sœurs jumelles qui semblaient légères comme des papillons. Ils étaient fantastiques tous les quatre. Marco avait raison : on aurait vraiment dit qu'ils volaient.

De mon côté, je progressais moins rapidement. Monsieur Pinsky, l'entraîneur, n'arrêtait pas de me répéter que je ne me concentrais pas assez et, le pire, c'est qu'il avait raison. J'étais anxieux, angoissé même. Je sentais que nous étions entourés de secrets, qu'on nous cachait une partie de la vérité, mais je n'arrivais pas à mettre le doigt sur ce qui clochait dans toute cette histoire.

Et puis, à ma défense, j'avais beaucoup grandi depuis l'été. Je manquais de coordination, je m'emmêlais dans mes jambes et mes bras trop longs. Alors, j'étais devenu ce qu'on appelle un porteur, par opposition aux volti-geurs qui, eux, volent d'un trapèze à l'autre. Mon rôle était de me balancer et d'attraper. Et je dois avouer qu'à force de passer plusieurs heures par jour la tête en bas, j'avais développé beaucoup de respect pour les chauves-souris.

Un soir, à la fin d'une session d'entraînement particulièrement éprouvante où j'avais tenté sans grand succès d'apprendre un enchaînement avec un nouveau partenaire, monsieur Pinsky nous avait tous rassemblés autour du filet central :

LE CIRQUE COPERNICUS

— Mes chers élèves, j'ai quelque chose d'important à vous communiquer. Nous aurons après-demain la visite de madame Rémy, la directrice générale du cirque Copernicus. Elle viendra observer vos progrès, et peut-être aura-t-elle d'excellentes nouvelles à annoncer à certains d'entre vous. Je n'en dis pas plus et je vous exhorte à bien vous préparer demain.

Ce soir-là, comme à l'habitude, nous nous étions tous retrouvés à la cafétéria où l'excellente nourriture qu'on nous servait au début de l'année était au fil des jours devenue plus qu'ordinaire. Même les charmantes hôtesse violettes n'arrivaient plus à nous faire oublier le goût insipide de nos repas de protéines synthétiques et d'acides aminés essentiels.

Le sujet qui était sur toutes les lèvres était bien entendu la visite prochaine de madame la directrice générale. Quelles excellentes nouvelles pourrait-elle bien nous annoncer ?

— J'ai entendu dire qu'elle choisirait le meilleur numéro pour l'inclure dans le prochain spectacle de la troupe ! Incroyable, non !

— Je suis sûre que votre équipe sera choisie, susurrant une jolie blonde à l'oreille de Kim qui rougissait de plaisir.

— Il paraît que c'est elle, et seulement elle, qui décide de l'avenir de chacun des élèves. On raconte qu'il lui est même arrivé de renvoyer certains d'entre eux au beau milieu d'une

session parce qu'elle jugeait qu'ils n'atteindraient jamais le niveau professionnel.

« Eh bien, si elle décidait de me retourner chez moi après-demain, ça serait effectivement une excellente nouvelle et certainement pas une grosse perte pour la troupe », m'étais-je dit.

Bref, le lendemain fut une journée épouvantable. La perspective de la visite de madame Rémy rendait tout le monde fébrile, étudiants et entraîneurs compris. On m'avait encore une fois jumelé avec un nouveau partenaire, et ça ne collait pas du tout. Nous n'étions jamais synchro. Après qu'il fut tombé huit fois de suite dans le filet, Pinsky s'était rendu à l'évidence :

— Nick, je suis désolé, ça ne marche pas avec Robert non plus.

Du coin de l'œil, je regardais Kim faire une autre de ses virevoltes, rattrapé *in extremis* par Marco. Dire que j'avais déjà fait un numéro avec ces deux-là, autrefois... En effet, l'été dernier m'apparaissait déjà bien loin.

Lucas, le plus jeune de nos assistants, s'était approché et m'avait pris par l'épaule :

— Laisse Ivan, je vais m'occuper de son cas.

Lucas m'avait entraîné dans un coin du chapiteau où nous nous étions assis sur un matelas d'entraînement.

— Alors Nick, c'est quoi ton problème ? Une histoire de filles ou quoi ?

LE CIRQUE COPERNICUS

Une histoire de filles ? Il faisait sans doute allusion à Anna. C'est vrai que le temps que je passais avec elle influençait sans doute ma performance au trapèze, mais pas pour les raisons que semblait soupçonner Lucas.

J'avais décidé de jouer le jeu, du moins en partie.

— J'ai beaucoup grandi depuis que je suis arrivé ici. On dirait que j'ai perdu ma coordination.

— Tu veux dire ta concentration, n'est-ce pas ? Tu penses souvent à elle ?

Je ne pensais pas tant à Anna qu'à nos conversations enflammées où nous dissertions sans relâche sur les motivations cachées et secrètes de cette foutue école de cirque.

— Tu sais, Lucas, si madame Rémy trouve que je ne fais pas l'affaire, je n'en ferai pas un drame. Je pense que monsieur Pinsky prend la chose beaucoup plus au sérieux que moi.

— Normal, c'est son travail qui va être jugé. Essaie de lui faire honneur, et oublie un peu cette fille, du moins pour un jour ou deux, O.K.!

Je fis un sourire en coin :

— O.K. Je pense que ça devrait pouvoir s'arranger.

Chapitre 8

MADAME RÉMY ÉTAIT VENUE. Madame Rémy avait vu. Et le quatuor de Kim et Marco avait vaincu. Elle n'avait pas arrêté de s'extasier sur leur grâce, leur vitesse, leur fraîcheur.

Pinsky était aux anges. Quant à nous, le commun des mortels, elle nous avait encouragés à continuer. À poursuivre. À persévérer.

Je m'affairais dans un coin à défaire les bandages enduits de poudre de magnésium que je portais aux mains et aux poignets pour l'entraînement lorsque j'entendis, bien malgré moi, madame la directrice générale faire ce commentaire à l'entraîneur Pinsky :

— Ivan, il faudra rapidement faire préparer les costumes. J'attends un groupe dans moins de deux semaines et on leur a promis un spectacle pour leur dernière journée au LEC.

— Pas de problème, madame la directrice générale, je mets une équipe là-dessus immédiatement.

LE CIRQUE COPERNICUS

Pour ne pas être accusé d'écouter aux portes, j'avais attendu qu'ils soient sortis avant de me lever pour ramasser mes affaires. Et là, je m'étais retrouvé nez à nez avec Lucas.

— Tiens, tu traînes encore ici, toi ?

Il avait l'air un peu préoccupé, même si son ton se voulait franchement désinvolte.

— Eh bien, j'écoute tes conseils : je me tiens loin des filles !

Lucas avait éclaté d'un rire nerveux :

— En passant, c'était très bien ton enchaînement aujourd'hui !

C'est vrai, j'avais fait moins de gaffes que d'habitude.

— Tu retournes à tes quartiers ? Je vais t'accompagner, je m'en vais par là, de toute façon.

Sur le coup, son attitude me parut suspecte : le personnel logeait dans la section *delta*, située à l'opposé de la mienne. Il n'avait en principe rien à faire dans ma section.

Lucas m'avait tenu compagnie jusqu'à ma porte, comme s'il voulait s'assurer que je ne me perde pas en chemin, ce qui était tout de même assez inhabituel. Lorsque je suis entré dans ma chambre, il a remarqué mon poster des Whambams.

— Fan de robo ?

— Ouais, ça me manque un peu de ne plus pouvoir jouer.

Il avait alors souri de toutes ses dents :

— Je pensais la même chose en arrivant ici. Mais le trapèze, c'est beaucoup plus excitant !

Il me faisait une ouverture : j'allais en profiter pour me faufiler.

— Ah oui ? Et ça fait longtemps que tu es ici ? Tu as commencé à l'école, comme nous ?

À ces mots, Lucas s'était rembruni tout à fait, avait prétexté quelque urgence et avait viré des talons.

Après son départ, je m'étais étendu sur mon lit, doublement perplexe. Premièrement, par les propos échangés entre madame Rémy et Pinsky et, deuxièmement, par l'étrange comportement de l'assistant entraîneur. J'avais encore trente minutes pour prendre une douche avant de me rendre à la cafétéria pour le souper, mais les paroles de la directrice générale me revenaient constamment en tête.

« J'attends un groupe dans moins de deux semaines et on leur a promis un spectacle pour leur dernière journée au LEC. »

Le LEC. J'avais beau me creuser la tête, ça ne me disait rien. Alors je ne fis ni une ni deux et j'allai frapper deux coups discrets à la porte d'Anna. Elle était allongée sur son lit et lisait.

— Dis-moi, Anna, le LEC, ça te rappelle quelque chose ?

— Le LEC? Attends, oui, il y a un richard à mon école l'année dernière qui avait men-

tionné ce truc. Ce n'est pas une espèce de parc d'attractions ? Il parlait de montagnes russes. Mais pourquoi cette question ?

Je lui rapportai la conversation surprise entre madame Rémy et notre entraîneur. Anna avait pris un air pensif, puis :

— Ça y est, ça me revient ! C'était un truc horriblement cher. Il n'arrêtait pas de se vanter d'y être allé trois fois depuis l'ouverture et personne ne le croyait, car c'était sur la Lune !

— La Lune ? Suis-je bête ! Bien sûr, c'était sur toutes les chaînes de nouvelles lors de l'inauguration, il y a peut-être quatre ou cinq ans. Le *Lunar Entertainment Center*.

Le visage d'Anna devint soudain très grave :

— Et merde, Nick !

Décidément, j'avais une mauvaise influence sur elle ou du moins sur son langage. Mais Anna poursuivait :

— L'absence de contact avec le monde extérieur, l'arrivée à l'école sous sédatif, la gravité réduite... tu vois un peu où je veux en venir ?

— Tu penses qu'on serait... sur la Lune ?

— Tout se tient, Nick ! Pourquoi, sinon, se donner tant de mal pour créer un environnement fermé ? Parce qu'on est sur la Lune et que, sans atmosphère, sans eau et sans chaleur, il n'y a pas de survie possible. L'eau est rationnée, les

lumières sont contrôlées de façon automatique et je ne parle pas de la climatisation ou de ce que tous croient être la climatisation : c'est notre atmosphère artificielle, notre oxygène !

Je balbutiai plutôt que j'articulai :

— Mais... mais... pourquoi ? Pourquoi nous expédier si loin ? Tu imagines ce que ça doit leur coûter ?

— Tu imagines les sommes faramineuses qu'ils doivent en tirer ? Des touristes sur la Lune, ça doit payer le gros prix ! Et puis, avec la gravité qui est six fois moindre que sur Terre, tu vises un peu le parc d'attractions ! Sensations fortes garanties, si on est prêt à payer le gros prix, bien entendu !

Je secouai la tête.

— Anna, il y a quelque chose qui cloche dans ton raisonnement. Pourquoi se donner tant de mal pour nous expédier sur la Lune à notre insu ? Pourquoi ne pas le dire franchement ? Les touristes qui viennent au LEC s'attendent à voir un spectacle de cirque : il n'y a rien de secret là-dedans ! Les dirigeants du cirque Copernicus peuvent très bien expliquer que leur école est sur la Lune, car ils veulent développer des numéros qui défient les lois de la gravité, non ?

— Et tu penses que nos parents auraient aussi facilement accepté de nous laisser partir, s'ils avaient su ?

LE CIRQUE COPERNICUS

— Justement, les vacances arrivent bientôt. Nous allons tous retourner chez nous pour une semaine. Ils ne pourront pas le cacher indéfiniment, que leur école est sur la Lune. Et puis moi, je ne suis pas du tout sûr d'avoir envie de revenir.

Et là, Anna me jeta un regard que je ne fus pas sûr d'interpréter correctement. Reproche, déception ou acquiescement ?

— C'est sûr qu'ils vont nous droguer à nouveau au départ. Personne ne s'en rendra compte, personne ne se questionnera. Tu te souviens comment, à l'aller, nous nous sommes tous endormis après le repas servi à bord ? Je suis sûre qu'il y avait un somnifère dans la nourriture. Alors, j'ai bien l'intention de ne pas manger une seule miette vingt-quatre heures avant notre départ. Je ferai semblant de dormir et je verrai bien si nous quittons vraiment la Lune.

Anna venait de mentionner quelque chose qui me préoccupait aussi. C'est vrai que personne ne semblait se rendre compte de rien à part elle et moi. J'avais déjà essayé d'aborder la question des bizarreries de notre école avec Kim ou avec Marco, mais chaque fois j'avais eu la même réponse, du genre : « Mais c'est super cool ici, de quoi tu te plains ! » Je repensai également à la réaction de Lucas lorsque je lui avais demandé s'il était venu ici à l'école.

On aurait dit que je venais d'aborder un sujet tout à fait tabou, alors que ma question était pour le moins banale. Non, il y avait une loi du silence ici, et cette loi était sans aucun doute... chimique !

L'idée m'était apparue dans toute sa clarté, dans un flash soudain qui fut une véritable révélation.

— Qu'avons-nous en commun, toi et moi, demandai-je à Anna ?

Elle me regarda par en dessous, essayant sans doute de sonder la profondeur de ma question. Puis elle m'avait souri d'un air malin :

— Eh bien, pour commencer, nous sommes voisins de palier...

— Eurêka ! lui avais-je lancé sans ménagement. Voudrais-tu ouvrir ton terminal, s'il te plaît ?

Et comme elle s'exécutait sans trop comprendre, je poursuivis :

— Tu vois le plan de l'école ? Voici nos deux chambres, ici, au bout de la section *gamma*. Les deux plus excentriques de l'école.

— Euh, tu parles de nous ou quoi ?

— De nous ? Non, de nos chambres. Ce sont les deux pièces les plus éloignées du centre.

— Et ?

— Eh bien, ça explique tout !

— Vraiment ?

LE CIRQUE COPERNICUS

— Ils doivent diffuser un truc dans la ventilation. Un truc qui rend tout le monde euphorique, amnésique, zombie quoi ! Et comme nous sommes les plus loin du centre, ça ne se rend pas jusqu'à nous, ou du moins, en doses beaucoup moins fortes.

— Ce qui expliquerait pourquoi nous ne participons pas à la liesse collective ? Parce qu'on serait moins drogués que les autres ?

— Ça se tient, non ?

Anna soupira et me murmura d'une voix douce :

— Eh bien, Nick, j'ai le malheur de t'annoncer qu'effectivement, ça se tient. Même que ça se tient un peu trop à mon goût.

Chapitre 9

La Lune

JUSQU'À PRÉSENT, ce que j'en connaissais me venait surtout de mon iProf. Les cinq colonies, dont Marco se rappelait si difficilement les noms. Si seulement il savait...

Ce n'était pourtant pas si difficile.

S – P – A – C – E.

S pour Sagan, Carl de son prénom. Astronome américain du xx^e siècle. La colonie portant son nom, située sur la face cachée de la Lune entre les cratères Gagarine et Jules Verne, est consacrée à la recherche scientifique.

P pour Ptolémée, astronome et astrologue grec ayant vécu au II^e siècle. La colonie Ptolémée se trouve près du pôle nord lunaire, entre les cratères Aristote et Platon (deux autres Grecs antiques) et sert principalement de... dépotoir. C'est la plus ancienne des colonies lunaires et c'est là que se situe le Lunaport. C'est donc sans doute par là que, inconscients, nous avons transité à notre arrivée.

A pour Alhazen, mathématicien et physicien perse né au x^e siècle. C'est lui qui, le pre-

LE CIRQUE COPERNICUS

mier, a dit que la Lune brillait comme une source lumineuse, mais qu'elle empruntait sa lumière au Soleil. Brillant, n'est-ce pas ? Sa colonie, sise dans la mer de la Tranquillité, est en fait un centre d'extraction de minerai de titane.

C pour Nicolas Copernic, astronome polonais qui, au xv^e siècle, avança la théorie selon laquelle le Soleil, et non la Terre, était au centre du cosmos. Dans la langue scientifique de son époque, le latin, il était connu sous le nom de Nicolaus Copernicus. Copernicus, comme le cirque... toute une coïncidence !

La colonie Copernic, située à côté du cratère du même nom, était jusqu'à il n'y a pas très longtemps une station minière d'où l'on extrayait le calcium. Le filon s'étant épuisé à la longue, on avait commencé à creuser ailleurs, plus précisément au centre de la face cachée, dans une nouvelle colonie baptisée Einstein.

E pour Einstein, en l'honneur de ce physicien suisse du xx^e siècle et père de la théorie de la relativité. Au sujet de la Lune, Einstein a dit que *l'espace-temps, déformé par la Terre, constitue un puits duquel la Lune ne peut s'échapper*. Et j'ignorais si le cirque Copernicus était construit au fond d'un puits mais, selon toute apparence, nous en étions également prisonniers.

Alors que faire de Copernic, la colonie abandonnée ? Un promoteur plus audacieux que

les autres avait flairé la bonne affaire ; il avait pensé récupérer la station quasi désertée pour en faire un mégacentre de divertissement avec parcs d'attractions, casinos et... spectacles. C'était une démonstration patente de la deuxième loi universelle de la Récupération : *Récupérer, c'est s'enrichir*. Et comment...

Comment avais-je été aussi bête ? Comment n'avais-je pas vu le lien évident entre Copernic et Copernicus ? Ça sautait pourtant aux yeux. Et dire que j'étais sur la Lune depuis des semaines et que je venais à peine de m'en rendre compte ! Ça aurait pu être excitant, mais dans les circonstances, c'était plutôt inquiétant.

Parce que le retour prévu en fin de saison dans nos foyers respectifs avait été annulé. Subtilement, mais annulé quand même.

Une semaine à peine après la visite de madame Rémy, notre entraîneur chef nous avait fait cette révélation pour le moins surprenante :

— Très chers élèves, je voudrais votre attention s'il vous plaît. Merci. Écoutez attentivement et surtout, pas de commentaires avant que j'aie terminé.

Pinsky avait élevé le bras et, d'un geste péremptoire, nous avait imposé le silence.

— S'il vous plaît, écoutez ! La troupe régulière du cirque Copernicus vient d'être atteinte d'une épidémie... Silence, s'il vous plaît ! Une

épidémie de gastroentérite. Une représentation était prévue pour la semaine prochaine, mais comme vous l'aurez compris, tous les artistes sont très affaiblis. Aussi, voulant respecter ses engagements envers son public, la direction générale du cirque a pris la décision de présenter tout de même un spectacle qui mettra toutefois en vedette ses meilleurs étudiants et j'ai nommé : vous !

Ce fut le délire instantané dans notre groupe, à croire que c'était là la consécration suprême, l'inaccessible rêve ! Parmi la foule, je surpris le regard d'Anna qui exprimait un doute certain, et cela me rassura. Je n'étais pas le seul à croire que cette histoire de gastro sentait mauvais...

Le reste des explications de Pinsky se perdit parmi les exclamations et les cris de joie. Je ne pus saisir que quelques mots ici et là : cafétéria, spécial, costumes. Tiens, tiens, madame la directrice générale avait aussi parlé de costumes, ce détail me revenait à présent.

Dans le corridor qui menait à la cafétéria, j'avais été pris bras dessus, bras dessous par mes deux copains, Kim et Marco, qui affichaient une mine rayonnante.

— Tu te rends compte, Nick ? On va être dans un vrai spectacle !

— Parlez pour vous, les gars. Votre numéro est vraiment super. Mais moi, je n'y suis pas du tout !

LE CIRQUE COPERNICUS

— Pinsky a dit qu'il y avait de la place pour tout le monde.

— Ouais, je ne serai sans doute bon qu'à tenir une échelle de corde pendant que vous grimpez à la plateforme.

— Toujours optimiste, hein, Nick !

— Et puis, c'est quand ce truc ? Et c'est où ?

— La semaine prochaine, dans le grand chapiteau.

— Ici ?

— Mais non, espèce d'Atari. Dans le grand chapiteau du cirque Copernicus. J'ai hâte de voir les costumes, ça va être super !

À la cafétéria, une armée de charmantes hôtesse (couleur orange celles-là, je ne les avais jamais vues) prit nos mesures. Eh oui, même à moi ! Je me disais qu'il vaudrait mieux qu'on me donne un costume d'homme invisible, car je n'avais absolument rien à voir avec un spectacle de cirque.

De retour à ma chambre, Anna se précipita chez moi et, sans autre forme d'introduction, elle me lança :

— Tu sais c'est quand leur foutu spectacle ?

— À la fin de la semaine prochaine. Je sais, c'est complètement malade. Nous ne sommes pas du tout prêts, du moins, certainement pas moi !

— Nick, ça tombe en plein dans le changement de saison.

LE CIRQUE COPERNICUS

— Tu veux dire que...

— Ils vont nous garder ici. Ou là-bas, au cirque. Mais ils ne nous renverront pas chez nous. Pas de sitôt, en tout cas.

J'ouvris des yeux horrifiés :

— Tu penses que nous sommes pris en otages ? En otages sur la Lune ? Mais voyons, leur troupe régulière va bien finir par guérir. Une gastro, ce n'est pas si grave que... oh non ! Ne me dis pas que tu penses ce que je pense !

— Ouais Nick. Tout ça, c'est de la frime.

Chapitre 10

S I J'AVAIS EU BESOIN DE DE PREUVES SUPPLÉMENTAIRES...

La nouvelle théorie d'Anna me révoltait. Pire, me révulsait. Le cirque Copernicus n'existait pas. Le cirque Copernicus, c'était nous. De la chair à canon, et bon marché à part ça.

J'avais fait une dernière tentative pour prouver à Anna que ça ne tenait pas debout. Pour me le prouver à moi-même, surtout.

J'étais allé voir Lucas, un soir, après le souper.

Je lui avais dit que je ne me sentais pas du tout prêt à me présenter en public et que je préférerais rentrer chez moi, comme prévu, pour les vacances de fin de saison.

Il m'avait regardé d'un air scrutateur.

— Est-ce que tu dors bien, Nick ?

Alors là, j'avais su. J'avais su et je n'avais pas insisté.

— Nous avons besoin de toi, Nick. C'est normal d'avoir des doutes, la première fois. Tu ne t'en rends pas compte, mais tu es vraiment

LE CIRQUE COPERNICUS

excellent ! Allez, la nuit porte conseil. Tu veras, ça ira mieux demain.

Effectivement, le lendemain, je m'étais réveillé bercé d'une douce euphorie. Anna qui m'attendait comme chaque matin avait tout de suite flairé l'arnaque.

— Oh non, Nick ! Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

Je lui avais rapporté d'un ton léger ma conversation de la veille avec Lucas.

— Tu voulais des preuves ? Eh bien, en voilà ! Ils ont dû augmenter ta dose, cette nuit, pour te faire rentrer dans le rang.

— Quoi ?

Anna m'entraîna dans sa chambre, ferma la porte et me poussa sous la douche, ce qui eut pour effet de me dégriser tout à fait.

— Hé mais...

— Nick, tu te souviens comment tu en avais déduit que nous étions moins zombies que les autres parce que nos chambres étaient les deux plus éloignées. Que la concentration en narcotiques ou autres bidules chimiques y était moins élevée. Eh bien, je pense que ton cher Lucas a veillé à rectifier la situation et t'a envoyé une bouffée de gaz supplémentaire la nuit dernière.

La brume qui m'avait jusque-là envahi quittait lentement mon cerveau. Anna avait sûrement raison.

LE CIRQUE COPERNICUS

La journée fut entrecoupée de nombreuses séances d'essayage de costumes. Marco et Kim se virent affublés de combinaisons bleu et argent garnies de plumes, simulant sans doute des oiseaux. En temps normal, Marco aurait trouvé ça tout à fait kitsch, mais Copernicus devait user de drogues drôlement puissantes, car il était dans une extase totale. Comme tous les autres d'ailleurs, y compris Anna et moi qui, par crainte pour notre santé, avions décidé de jouer le jeu à fond.

Anna se trémoussait dans un maillot si minuscule qu'en comparaison un bikini aurait eu l'air d'une combinaison spatiale. Un maillot rose en lamé assorti de collants du même ton. En vérité, elle avait l'air d'une gomme balloune.

— Tu as vu mon maillot comme il est chou !

Deux autres filles s'étaient vu attribuer le même costume, l'une en violet, l'autre en jaune citron et toutes trois paradaient côte à côte en faisant le tour de la cafétéria.

De mon côté, j'avais hérité d'un magnifique tuxedo, avec haut-de-forme et chaussures assorties. Sauf que le tout était... vert lime, et à paillettes s'il vous plaît ! J'en avais donc déduit que j'agissais en quelque sorte comme maître de cérémonie, ce qui me rassura quelque peu sur la santé mentale de nos entraîneurs : seul un fou aurait eu l'idée de m'inclure dans un spectacle de haute voltige.

LE CIRQUE COPERNICUS

Et puis, en fin de journée, on nous convoqua pour une réunion spéciale où le contenu du spectacle serait révélé. Anna et ses deux collègues feraient l'ouverture avec un numéro de balançoire. On leur avait alors appris qu'il manquait un accessoire à leur costume, soit une énorme traîne de cinq mètres de long, en soie de couleur assortie, qui serait du plus bel effet.

Monsieur Pinsky énuméra les numéros et leurs participants jusqu'au quatuor de Kim, Marco et compagnie qui clôtureraient le spectacle : l'apothéose, répétait-il d'un air ravi.

— Quant aux élèves qui n'ont pas été nommés, vous serez utilisés lors des transitions pour installer des appareils ou déplacer des éléments du décor.

J'étais en train de me demander pourquoi j'avais besoin d'un habit vert criard pour ce faire lorsque j'entendis mentionner mon nom.

— Sans oublier notre charmant Nick qui s'occupera du tirage. Nick, tu viendras me voir tout à l'heure.

Du tirage ? Alors, je n'étais même pas assez bon pour être machiniste ? J'allais plonger mon bras dans un baril au son d'un roulement de tambour ? Ouais, c'est vrai que je ne m'en rendais pas compte et que j'étais vraiment excellent, dit cet enfoiré de Lucas.

Kim et Marco étaient tellement excités qu'ils ne prirent même pas la peine de me taquiner.

Anna, elle, me fit un sourire plus que forcé qui signifiait que je devais à tout prix avoir l'air emballé. Après tout, j'avais moi-même demandé d'être exempté du spectacle.

Je me dirigeai donc vers monsieur Pinsky.

— Ah ! Mon cher Nick ! Viens, approche-toi un peu. C'est vrai que tu as drôlement grandi.

En effet, je lui arrivais déjà à hauteur des yeux, et Pinsky était plutôt grand. Grand et gros, même.

— Mon cher Nick ! Lucas m'a beaucoup parlé de toi, de tes progrès et de tes incertitudes. Ah ! l'adolescence est une période de grands changements...

Il me regardait d'un drôle d'air, avec une lueur d'appréciation dans les yeux qui ne me plaisait pas du tout. J'avais eu un bref mouvement de recul que j'avais camouflé tant bien que mal par un sourire béat.

— Alors, je vais m'occuper du tirage ? C'est quoi au juste ?

— Ah ! rien de bien compliqué. Je comprends que tu ne te sentes pas prêt à t'élancer au trapèze : certains ont besoin de plus de temps ou d'un encadrement particulier... D'ailleurs, j'y pensais justement. Une approche individualisée et...

S'il s'approchait de moi, s'il faisait le moindre geste en ma direction, je jure que je me sauverais en courant. Le gros dégoûtant ! Je ne

voyais que trop bien où il voulait en venir. Alors je jouai le tout pour le tout :

— Monsieur Pinsky, je dois vous avouer quelque chose, lui dis-je sur le ton de la confiance. Lucas a dû vous en parler. C'est à cause des filles, monsieur. Je vous jure qu'à l'essayage des costumes, ça m'a pris une bonne dose d'autocontrôle, monsieur. Heureusement que, sauf votre respect, on m'a donné un pantalon plutôt qu'un collant...

Pinsky avait éclaté d'un rire gras et reculé d'un demi-pas. Je poussai intérieurement un énorme soupir et repris mon sourire idiot.

— Je comprends, mon garçon, je comprends. Tu dois être très populaire auprès de ces dames, n'est-ce pas ? Et c'est justement pour cela que nous avons pensé à toi pour le tirage.

Là, j'avoue que je ne voyais pas du tout où il voulait en venir, aussi mon air interrogateur était-il loin d'être feint.

— Tu vois Nick, avant le spectacle et surtout pendant l'entracte, il y aura une vente de billets pour le tirage d'un gros lot. Nos charmantes hôtessees sont d'excellentes vendeuses, mais nous avons pensé qu'un joli garçon comme toi ferait sûrement mousser les ventes, surtout du côté des spectatrices.

« Et des spectateurs en votre genre », me suis-je dis en moi-même sans desserrer les dents.

LE CIRQUE COPERNICUS

— Et bien sûr, c'est toi qui tireras le billet gagnant. Tu seras toi aussi sous le feu des projecteurs, en quelque sorte. À moins que d'ici là, au moyen de leçons particulières, tu te sentes à la hauteur pour t'intégrer dans un des numéros, comme réserviste il va sans dire. Au cas où l'un des trapézistes soit incommodé par un malaise ou une blessure. Ce sont des choses qui arrivent dans notre métier, tu sais.

— Je vais y penser. Merci beaucoup, monsieur Pinsky.

— Au revoir Nick, et prends soin de toi.

Est-ce que j'étais insulté ? Bien sûr. Et Anna le vit tout de suite. En riant elle me dit :

— Va te doper un peu dans ta chambre. Tu reviendras quand tu seras d'humeur moins massacrate.

— Anna, réponds-moi franchement. Est-ce que j'ai l'air d'un gigolo ?

Anna sourit :

— Eh bien, je dois avouer que dans ton bel habit vert...

Alors j'avais explosé. Les sous-entendus de Pinsky, le service à la clientèle féminine, ses propositions de leçons particulières...

Anna se mordit la lèvre.

— Merde, il faut trouver un moyen de sortir d'ici au plus vite. Ils sont en train de nous rendre tous fous !

Chapitre 11

J'AVAIS PASSÉ UNE NUIT AGITÉE à tourner et à retourner dans ma tête des plans d'évasion tous plus irréalistes les uns que les autres. Et le meilleur que j'avais trouvé jusqu'à présent était celui que j'appelais pompeusement : *le cri de détresse devant des milliers de spectateurs.*

— Au secours, le cirque Copernicus nous traite en esclaves ! Nous voulons rentrer chez nous et revoir nos parents, nos familles, nos amis ! De grâce, aidez-nous !

Et cela déclamé dans mon tuxedo vert lime, au moment où tous les projecteurs se braqueraient sur moi puisque j'allais piger le billet gagnant.

J'avais dû remuer dans mon sommeil car lorsque la voix du réveil se fit entendre, j'étais sur le plancher, entortillé dans mes couvertures et complètement courbaturé.

— Bien dormi, Nick ?

Cette voix au-dessus de moi... J'ouvris les yeux. Au mur, l'affiche des Mégabytes. Quoi ? J'étais dans la chambre d'Anna ?

— Mais qu'est-ce que...

LE CIRQUE COPERNICUS

— Tu te souviens ? Ta chambre est ventilée aux soporifiques. Alors, je t'ai gentiment proposé de squatter chez moi.

— Et j'ai accepté ?

— Bien entendu. Parce que tu n'es qu'un incorrigible gigolo qui ne refuse jamais l'invitation d'une dame.

J'allais ouvrir la bouche pour protester, mais je me rappelai les événements de la veille et surtout la façon dont Anna m'avait enjoint de chasser ces noires pensées et de me concentrer sur notre... évasion.

Elle avait été très chouette, Anna. Ça me revenait, ça aussi.

Je fermai les yeux et respirai par le nez.

— En tout cas, ton plancher, on fait mieux côté confort.

— Ce soir, tu prendras le lit. Je coucherai par terre.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Non, en fait, je voulais juste te dire merci. Merci de m'empêcher de devenir complètement fou.

— O.K., je vais prendre ma douche. Je pense que tu devrais retourner chez toi.

— Oui, oui... bien sûr. Allez, à tout à l'heure !

Alors pourquoi juste à ce moment Lucas était-il en train de marcher en direction de ma chambre ? Il me trouva là, en pyjama, drapé

dans mes couvertures comme dans une cape de super héros.

— Eh bien, Nick, je vois que tu suis mes conseils à la lettre.

Alors, il jouait l'insolence ? Je le connaissais bien, cet air-là :

— Quoi ? Tu m'avais dit de laisser les filles tranquilles pour un jour ou deux. C'est exactement ce que j'ai fait.

— Je vois. Tu sais que c'est interdit ? On pourrait vous renvoyer.

Et moi qui avais passé une bonne partie de la nuit à élucubrer des plans d'évasion ridicules, alors que c'était si simple : il suffisait de contrevenir au règlement pour se faire mettre dehors...

— Mais vous ne le ferez pas, évidemment.

Lucas me regarda d'un air perplexe.

— Pas juste avant le spectacle. Parce que vous avez besoin de moi pour vendre ces foutus billets de tirage.

Et laissant là Lucas bouche bée, j'entrai dans ma chambre d'un pas décidé.

Quand j'avais raconté mon aventure à Anna plus tard à la cafétéria, elle avait failli s'étouffer avec ses céréales de soya probiotique.

— Je suis désolé. Je t'ai fait toute une réputation.

— Si c'est ce que ça prend pour qu'on se

fasse foutre à la porte, tu peux revenir tous les soirs.

Ce fut une autre journée d'entraînement intensif pour les élèves qui figureraient dans le spectacle. Pour les machinistes et moi-même, cependant, il en alla tout autrement. Personne ne s'occupait de nous : Pinsky, Lucas et les autres assistants entraîneurs concentraient tous leurs efforts sur les futures étoiles de la scène.

J'eus alors l'occasion de faire plus ample connaissance avec les autres *rejets* de l'école. J'estimai qu'il y avait de fortes chances que je trouve parmi eux une oreille plus attentive à mes soupçons puisque, étant moins accro du trapèze, ces garçons et ces filles devaient avoir plus ou moins résisté à la propagande Copernicus.

Nous étions écrasés sur un matelas au fond du chapiteau à commenter les prouesses de nos collègues plus doués. Si, chez certains, je sentais poindre une certaine envie, chez deux ou trois autres j'avais décelé une tendance au sarcasme. Terreau fertile, me dis-je. Stratégie d'attaque numéro 1.

— Ouais, ils se sont bien arrangés pour nous couper nos vacances, hein ?

— Hé, mais c'est vrai ça ! On devait rentrer chez nous après la semaine prochaine, non ? Il va falloir que j'écrive à mes parents.

Ça, c'était une autre des théories d'Anna. Que le courrier à nos familles ne se rendait pas,

ou qu'il était intercepté et déformé. Parce qu'un jour elle et moi avons reçu coup sur coup des messages de nos parents qui se ressemblaient étrangement, du genre : *nous sommes contents de voir que tout se passe bien ; nous avons hâte de te revoir*, des trucs archi neutres, quoi.

Puis un type aux cheveux d'un roux flamboyant – qui répondait au nom de David, si je me souvenais bien – ajouta :

— Et moi, ça m'emmerde royalement, car mes copains m'avaient prévu un mégaparty pour mon anniversaire.

Mais le premier garçon, un petit brun qui s'appelait Willy, renchérit :

— Moi, c'est encore pire. Je devais aller voir un match de robo. Les Rapidos contre les Whambams.

— Non mais sans blague, les Whambams ? C'est mon équipe favorite. Da Costa est vraiment un génie !

Mais Willy, qui était partisan des Rapidos, s'était lancé dans une envolée dithyrambique à l'égard de son équipe favorite. David et moi défendions âprement les Whams. Puis une fille, restée jusque-là silencieuse, s'était insérée dans la conversation.

— Et si au lieu d'en parler, on se faisait une petite partie ? De toute façon, il n'y a rien à faire ici.

— T'as une balle, toi ?

LE CIRQUE COPERNICUS

— Non, mais je sais où en trouver une.

Pendant qu'elle était partie, nous avons dégagé un espace entre les matelas, juste assez grand pour un 2 contre 2. Isabelle était revenue avec une balle d'un modèle très récent et qui avait l'air flambant neuve.

— Et à qui as-tu piqué cette petite merveille de RB-749 ?

— Bof, à un des entraîneurs, le grand là-bas.

Et, d'un geste du menton, elle indiqua nul autre que... Lucas.

— Il te laisse fouiller dans ses affaires, avait insinué Willy ?

Au regard noir que lui lança Isabelle, il n'insista pas. Quant à moi, je notai intérieurement qu'il y avait tout de même moyen de négocier avec cet intrigant. Le tout était de savoir comment s'y prendre.

— N'oubliez pas que nous sommes à 0,2 G, lança David. Alors, ne tapez pas trop fort sur la balle.

— Tu dis ça parce que t'as peur de te faire battre ou quoi ?

Le défi était lancé. Willy et Isabelle contre David et moi. Je n'avais pas joué depuis des mois, mais manifestement ce n'était pas le cas pour Isabelle. Elle semblait avoir bénéficié de plusieurs séances d'entraînement. Des leçons privées, peut-être ? David et moi fûmes battus à plate couture la première fois.

LE CIRQUE COPERNICUS

Mais le métier revenant peu à peu et l'adaptation à la faible gravité aidant, je me mis à retrouver mes jambes et à contrôler de mieux en mieux la balle. Même Isabelle et ses leçons particulières n'y purent rien. Nous gagnâmes les trois parties suivantes.

Curieusement, personne n'était venu nous embêter ou nous ordonner d'arrêter. J'avoue que je ne m'étais pas senti aussi bien depuis des mois. Depuis mon arrivée, en fait, si toutefois je faisais exception d'hier soir, avec Anna. Les choses changeaient entre nous deux, et ce n'était pas du tout désagréable.

Isabelle était retournée ranger la balle, ni vu ni connu. Ce serait bientôt l'heure du dîner.

— On se refait un match cet aprèm, les gars ?

— Si vous avez encore envie de vous faire planter, avait répondu David d'un air de défi.

— Pas de problème ! Tape là-dedans !

La poignée de main virile du sportif. Ça m'avait manqué, ça aussi.

Chapitre 12

J'ÉTAIS ALLÉ DÎNER avec mon nouveau coéquipier, David, et j'en avais profité pour tester son degré de conscience par rapport à notre situation.

— Hé, dis-moi, vieux frère, t'es-tu seulement demandé où était située cette merveilleuse école ?

— D'après moi, on doit être quelque part dans le désert, ou dans une zone hyper polluée. C'est vrai qu'on ne sort pas souvent, hein ?

— Tu parles ! Mais tu sais ce que je pense, vraiment ? Je crois qu'ils nous ont foutus sur la Lune.

— Sur la Lune ? Tu divagues ou quoi ?

— Le cirque s'appelle Copernicus, tu vois ? Ça ne te fait pas penser à Copernic, la quatrième colonie lunaire ? Et comme par hasard, c'est là que s'est installé le LEC, il y a quelques années, sur le site de l'ancienne colonie minière.

— Le LEC ?

— Le mégacentre d'attractions lunaire.

LE CIRQUE COPERNICUS

— Et tu penses qu'on serait...

— Quelque part dans l'ancienne station.

Le cirque comme tel doit se trouver dans une autre partie du complexe, là où ils ont aménagé le centre de divertissements. L'école du cirque, elle, doit loger dans la section qui servait autrefois de résidence aux mineurs. Quand on y pense : pas de portes, pas de fenêtres, la gravité à environ 0,2 G...

— Mais c'est complètement malade ! Pourquoi feraient-ils un truc pareil ?

— Réfléchis un peu, David, et si tu crois que je ne délire pas, reviens m'en parler. Autrement, oublie ce que je t'ai dit, d'acc ?

— Et tu as pensé à ça tout seul ?

— Non.

— Vous êtes combien ?

— Deux.

— Wow !

— Alors, on remet ça au roboball après le dîner ?

— Tu parles !

Effectivement, le lendemain matin, David était venu se mettre en file derrière moi à la caf.

— Hé, Nick !

— Quoi, champion ?

Il faut dire que nous avons gagné 5 à 1 l'après-midi précédent.

— Vous êtes trois.

LE CIRQUE COPERNICUS

— Parfait. Ce soir après le souper, au jardin.

Ce matin-là, on nous annonça que notre première répétition sur les lieux du spectacle aurait lieu le lendemain.

— Vous vous rendrez tous, à 0900 heures précises, à l'entrée de la section *bêta*. Nous prendrons le transexpress pour le cirque, un simple voyage de quinze minutes à peine. Nous serons tous de retour pour le souper, alors n'apportez que le strict nécessaire. Un bagage à main par personne. Vos costumes vous seront fournis sur place.

Le soir venu, au lieu dit, alors qu'Anna et moi faisons comme à l'habitude ce que nous avons convenu d'appeler notre promenade d'amoureux, je vis entrer David, un large sourire aux lèvres.

Il n'était pas seul : une fille était pendue à son bras. Une fille que je reconnus comme étant notre adversaire de roboball, Isabelle.

Anna me souffla à l'oreille :

— C'est qui cette fille ?

— Isabelle, une copine.

— Elle est dans le coup ?

— On le saura bien assez tôt.

Isabelle et David s'approchaient. Ce dernier nous héla :

— Hé, salut vous deux. Maintenant, on est quatre.

LE CIRQUE COPERNICUS

— David, Isabelle, je vous présente Anna. Venez, on va marcher vers la roseraie. On y sera plus tranquilles.

C'était bien connu : la roseraie, avec ses tonnelles fleuries et ses murets, constituait l'endroit idéal pour les rendez-vous à l'abri des regards indiscrets. Nous étions à peine assis qu'Isabelle lança :

— Alors c'est demain qu'ils nous emmènent au cirque ? On verra bien si on est vraiment sur la Lune...

— Je crois que ce transexpress est un transport souterrain. Nous ne verrons rien du tout, car il n'y aura rien à voir, ai-je déclaré.

— Il y a un truc que je ne comprends pas, poursuivit Isabelle. Le cirque Copernicus donne peut-être bien des spectacles au LEC, mais de là à avoir installé son école sur la Lune et surtout, sans nous le dire... il me semble que ça n'a pas beaucoup de sens. Quoique l'histoire de la gravité...

Anna, qui jusque-là était restée silencieuse, prit alors la parole :

— Je crois qu'ils nous exploitent. Pensez-vous que nous serons payés pour ce spectacle ? Jamais de la vie. Et je serais même prête à parier que ça ne sera pas seulement pour un soir.

— Quoi, tu penses que l'épidémie de gastro risque de devenir chronique ? Que la troupe ne s'en remettra pas de sitôt ?

LE CIRQUE COPERNICUS

— Je pense que cette épidémie est une pure invention. Encore pire, je crois même que la troupe régulière du cirque est aussi une invention. Et les élèves n’y voient que du feu, tout excités qu’ils sont à l’idée de faire partie du spectacle. Ils considèrent ça comme un honneur suprême, le summum de la gloire ! Alors ils marchent, comme des moutons, sans se poser de question.

— Ah, c’est ça que tu voulais dire, Nick ? Eh bien merde alors !

David venait enfin de comprendre ce à quoi j’avais fait allusion. Isabelle, l’air perplexe, réfléchissait.

— Ils utiliseraient leurs élèves pour monter leur spectacle ?

— Pas de salaire à payer. Mieux encore, le tout est subventionné par les frais de scolarité exorbitants que payent nos parents !

— Mais si, tout comme nous, des élèves s’en rendent compte ? Si ça se savait... Tu vises un peu le scandale !

— Eh bien, ils doivent faire comme dans n’importe quelle organisation illicite. Ils doivent acheter le silence.

À ces paroles d’Anna, tous s’étaient tus. Elle poursuivit :

— Alors, c’est pour ça qu’il faudra jouer de prudence. Une occasion en or se présente à nous puisque demain c’est notre première sor-

tie. Il faudra tenter de déceler la moindre faille dans le système, de découvrir la façon la plus sûre de tromper leur vigilance. Combien de journées d'entraînement aurons-nous là-bas, avant le grand soir ?

— Cinq, je crois, répondit Isabelle.

— Très bien. Alors on se revoit ici dans deux jours. Une seule consigne : garder l'œil ouvert. Dans deux jours, il faudra avoir au moins l'embryon d'un plan si on veut réussir à sortir d'ici et, surtout, à mettre leurs manigances au grand jour.

— O.K. !

— Super !

— Parfait !

David et Isabelle s'étaient levés et étaient repartis main dans la main, sans doute pour donner le change. J'allais quitter mon siège lorsque Anna, d'un signe de la main, m'intima de rester.

— Attends. Il y a quelque chose dont je voudrais te parler.

— Je t'écoute.

— À partir de maintenant, les dés sont jetés. Nous allons tout faire pour réussir à nous évader. Ça peut ou débouler ou foirer. Et si ça déboule, tout peut aller très vite. Une semaine, quelques jours même.

Elle m'avait alors regardé d'un air grave.

— Premièrement, je veux que tu me promettes de ne pas faire de conneries.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Que tu ne fasses rien qui te mette en danger.

— Mais Anna, je...

— Tu me le promets ?

J'avais dû prendre un air mi-figue mi-raisin, car Anna esquissa enfin un sourire.

— O.K. Je te le promets.

— Et deuxièmement, je veux que tu gardes ceci.

Elle enleva de son bras un bracelet en métal gravé. À mon air interrogatif, elle m'avait expliqué :

— Il y a une infobarrette à l'intérieur. Regarde, on la fait sortir comme ça.

Effectivement, elle glissa son doigt sur une légère encoche à l'intérieur du bracelet et une minuscule infobarrette en sortit.

— Ce sont mes parents qui l'ont fait faire, il y a plusieurs années, pour des raisons de sécurité. Tu sais, je ne suis pas très bonne avec les chiffres, j'oubliais toujours tout : mon numéro d'identification, mon code Web, même mon adresse... alors, il y a là-dedans tous mes renseignements personnels chiffrés. Je ne m'en sers plus maintenant, j'ai fini par les apprendre par cœur, mais j'ai pensé que... que si jamais tout se passe très vite et que nous som-

LE CIRQUE COPERNICUS

mes très rapidement rapatriés, avec ça, tu pourrais me retracer.

Elle me mit le bracelet dans les mains puis se leva brusquement.

— Viens, il se fait tard. Il faut rentrer.

Ce soir-là, je pris le risque de retourner dormir dans ma chambre et je ne ressentis aucun effet secondaire au réveil. D'autre part, je ne vis plus Lucas rôder dans la section *gamma*. J'en déduisis donc que les deux événements étaient fort probablement reliés et je me promis de ne plus attirer l'attention de mes entraîneurs. Désormais, je serais sage. Un élève modèle dans un troupeau de moutons. Bêêêêêê !

Chapitre 13

RIEN NE S'ÉTAIT PASSÉ COMME PRÉVU. J'avais compté sur ma relative inactivité pour pouvoir explorer – discrètement, il va sans dire – notre nouvel environnement.

Évidemment, on m'avait sollicité pour mille et une choses : déplacer des matelas, amarrer des filins, transporter des échelles.

Et puis, sous mes yeux horrifiés, Kim s'était cassé la gueule en effectuant une demi-rotation de trop lors d'un transfert et n'avait pas pu rattraper les mains tendues de son coéquipier, se trouvant alors la tête en bas. Bien sûr il était tombé dans le filet, mais tête première, sans rouler sur le dos comme on nous l'avait pourtant si longuement enseigné. Il était sorti sur une civière et nous n'avions pas eu de nouvelles depuis.

Tout s'était arrêté. On aurait pu entendre une mouche voler. Puis Pinsky avait repris le contrôle de la situation.

— Allez, allez ! Chacun à son poste ! On poursuit l'entraînement. Toi, tu remplaces Kim.

LE CIRQUE COPERNICUS

Je regardai autour de moi et mon sang se glaça. Car le remplaçant que l'entraîneur chef venait de désigner ne pouvait être nul autre que...

— M... moi ?

— Oui, toi ! Tu m'as bien compris. Prépare-toi et monte là-haut !

C'était de la folie. Non seulement je ne connaissais pas le numéro en question, mais encore j'aurais été tout à fait incapable de le réaliser, même en temps normal. Rajoutez à cela la peur qui me tenaillait puisqu'un de mes amis venait tout juste de se rompre le cou sous mes yeux et vous comprendrez pourquoi je demeurai cloué au sol.

— Allez, qu'est-ce que tu attends ? Monte !

— Mais monsieur...

— C'est toi le substitut ?

— Le sub...

— Lucas m'a dit que tu t'étais entraîné pour.

Alors c'était comme ça ! J'avais refusé ses avances et ses leçons particulières : il m'envoyait à l'abattoir. Je n'avais plus aucune valeur marchande pour lui.

Je fus sauvé par Marco qui descendait de la plateforme. Il faut dire que, dans le brouhaha qui avait suivi l'accident, tous les regards s'étaient tournés vers Kim ; Marco, demeuré là-haut, n'avait pas encore attiré l'attention.

Mais à présent, son visage tuméfié parlait de lui-même. Lors de l'accident, les jambes de Kim l'avaient atteint de plein fouet, lui causant une fracture du nez assortie d'un magnifique œil au beurre noir. Ce n'était rien comparé à Kim, mais il était tout de même agité de violents tremblements.

Pinsky héla un des soigneurs, lequel accompagna Marco vers la sortie. Puis m'avisant à nouveau :

— Toi, monte là-haut et échauffe-toi avec les jumelles en attendant que Marco revienne.

Mais Marco n'avait reparu qu'en fin d'après-midi, la tête enroulée dans un bandage qui lui donnait l'air d'une momie. Il ne pourrait pas reprendre l'entraînement avant le surlendemain.

— Comme ça, tu auras amplement le temps de pratiquer les enchaînements, hein Nick ! Tu seras fin prêt à mon retour, m'avait-il annoncé d'un ton désinvolte.

— Tu as des nouvelles de Kim ? Tu l'as vu à l'infirmierie ?

— Kim ? Non, mais tout est sous contrôle.

Je regardai Marco de travers. Compte tenu de ce qui venait de se passer, il aurait dû être mort d'inquiétude. En tout cas, moi, je l'étais. Mais lui semblait tout à fait détendu, insouciant même.

Nous étions rentrés à 1830 heures par le transexpress qui était, je l'avais deviné, un

transport souterrain. Du chapiteau au terminus, il y avait à peine cinq minutes de marche dans un dédale de corridors anonymes dans lesquels nous avons été escortés par de charmantes hôtesse, comme il se doit.

J'avais essayé de traîner en arrière pour examiner une certaine porte qui m'avait l'air un peu différente des autres, mais sans succès.

— Dirigez-vous immédiatement vers le terminal d'embarquement.

Et comme je m'attardais toujours devant cette porte qui m'apparaissait prometteuse, la charmante hôtesse en combinaison jaune soleil m'avait pris par le coude et m'avait tiré vers l'avant.

— Les passagers sont priés de se présenter au terminal d'embarquement du transexpress. Le départ est prévu dans sept minutes.

Pas besoin de vous expliquer que le ton n'était guère à la fête lors de notre rendez-vous clandestin au jardin intérieur, le soir suivant. David et Isabelle venaient à peine de s'asseoir, devant nous, que les questions fusèrent.

— Hé, Nick ! T'as eu une promotion ?

— Qu'est-ce qui arrive avec ce type qui est tombé ?

— Tu as eu des nouvelles ? Quelqu'un l'a vu depuis ?

Je répondis que nous n'avions pas eu de nouvelles de Kim et que j'étais très inquiet.

— Il y a seulement mon copain Marco qui m'en a parlé. Il a dû aller à l'infirmerie lui aussi parce qu'en tombant, Kim l'a frappé au visage et lui a cassé le nez. Marco revient tout de même à l'entraînement demain.

Ce qui signifiait par conséquent que, demain, on allait passer aux choses sérieuses, côté trapèze.

— Tu pourrais peut-être interroger ton copain, alors ? Peut-être qu'il a vu quelque chose, le temps qu'on l'a soigné pour son nez ?

Je ne me rappelais que trop bien l'attitude tout à fait décontractée de Marco au sortir de l'infirmerie, et c'est ce que j'expliquai à mes amis. Il n'en fallut pas plus à Anna pour conclure qu'on l'avait certainement drogué et j'avoue qu'en y réfléchissant bien, c'était sans doute l'explication la plus plausible. Mais Isabelle poursuivait :

— Vous savez qu'il y a eu d'autres blessés ? Au moins deux ou trois. Rien d'aussi grave que Kim, mais des entorses, des luxations...

— Ce qu'on nous demande est beaucoup trop difficile, soupira Anna. Au rythme où les acrobates se blessent, pas étonnant qu'ils aient besoin de renouveler constamment leur stock de chair fraîche... ce qui nous amène au but de notre réunion : comment sortir d'ici ? Qu'avez-vous pu observer ?

— Eh bien, pas grand-chose, déclara David d'un air dépité. On m'a envoyé une fois chercher un sac de poudre de magnésium à l'entrepôt. Je croyais pouvoir en profiter pour fouiner un peu, mais j'ai fait à peine dix mètres dans le corridor et j'étais déjà arrivé. Un préposé m'a remis le sac sur-le-champ, alors je n'avais aucun prétexte valide pour m'absenter plus longtemps.

— As-tu pu voir ce qu'il y avait d'autre dans l'entrepôt ?

— Non, je n'ai pas pu entrer. J'ai aperçu des étagères remplies de boîtes, mais c'était trop loin pour que je puisse lire quoi que ce soit.

— Et toi, Isabelle ?

— J'ai eu un peu plus de chance. J'ai réussi à parler avec quelqu'un. La fille qui passait le microbalai dans les gradins.

— C'est vrai ? Comment as-tu fait ça ?

— J'ai profité d'un moment où on n'avait pas besoin de moi pour aller m'asseoir du côté des spectateurs. Et puis, cette fille est passée près de moi. Elle avait vraiment l'air moche, les cheveux longs et sales, et sa combinaison était manifestement trop grande pour elle. Ça m'a intriguée parce que les employées, ici...

— Les charmantes hôtesse, ouais, elles sont plutôt du genre pin-up.

— Tu lis le fond de ma pensée, David... Enfin, cette fille, elle détonnait dans le décor.

Alors je me suis mise à l'observer attentivement. Elle regardait tout le temps par terre en passant son microbalai, sauf qu'à un moment, oh ! à peine quelques secondes, elle s'est arrêtée et elle a observé ce qui se passait sous le chapiteau. Et là, son regard s'est allumé. J'ai profité de l'occasion pour lui adresser la parole. J'ai engagé la conversation sur un ton neutre, en disant que ça ne devait pas être le premier numéro de cirque qu'elle voyait, un truc du genre.

— Et puis ? Qu'est-ce qu'elle t'a répondu ?

— Rien du tout. Elle est soudain devenue très nerveuse, comme si elle venait d'être prise en défaut. Elle s'est retournée et s'est pratiquement sauvée avec son balai.

— Et c'est tout ?

— C'est tout de même un début, non ?

Anna avait acquiescé sans toutefois réussir à dissimuler un certain découragement.

Et puis je racontai pour la porte, celle que j'avais remarquée dans le couloir et qui m'était apparue plus épaisse que les autres, voire blindée. Ce n'était vraiment pas une très grosse piste. Et Anna n'avait guère fait mieux.

— J'ai noté qu'il y avait au moins une autre sortie à l'arrivée du transexpress. Quelqu'un pourrait peut-être s'y engager, par erreur, et aller voir de quoi il s'agit ?

— Tu penses que les charmantes hôtesse vont nous laisser passer ?

LE CIRQUE COPERNICUS

— On pourrait essayer de faire diversion.

— J'ai peut-être une idée, annonça Isabelle d'un ton incertain. Si j'oubliais mon sac dans le train... Avez-vous remarqué que les portes se referment très rapidement derrière nous après notre sortie ? Alors voici ce qu'on pourrait faire...

Ce n'était pas si bête, comme plan. Au moins, c'était une première tentative et, qui sait, peut-être allait-elle porter fruit ?

Chapitre 14

LE JOUR DE LA REPRÉSENTATION approchait à grands pas et rien n'allait plus pour notre petit groupe de conspirateurs.

D'abord, Isabelle avait disparu depuis sa tentative de diversion du transexpress. Comme prévu, elle avait laissé son sac à l'intérieur. Comme prévu, elle avait sauté dans le wagon juste au moment où les portes allaient se refermer. Comme prévu, Anna avait fait tout un boucan pour donner l'alarme et attirer l'attention.

Et puis, rien.

Le sprint de David en direction de l'autre corridor avait été intercepté par un barrage de charmantes hôtesse jaunes et le train était reparti avec Isabelle à son bord.

Je l'avais vue, la bouche déformée par la panique, tapant désespérément de ses poings sur la porte alors que le transexpress s'engouffrait à nouveau dans le tunnel.

J'avais couru prévenir Lucas. Il m'avait reçu avec froideur.

— Oh, ça arrive tout le temps. C'est le problème avec ces transports automatisés. Elle sera récupérée à la prochaine station.

Mais ni ce soir-là, ni le lendemain, ni les jours subséquents n'avaient vu le retour d'Isabelle. David était dans tous ses états, ses interrogations demeuraient sans réponse. Il avait fini par craquer et on l'avait expédié à l'infirmerie.

Restaient Anna et moi.

Nous étions terrorisés. Premièrement à cause de ce qui était arrivé à Isabelle, ou du moins ce que nous imaginions qui avait pu lui arriver. Et deuxièmement à cause de ce qu'on nous demandait de faire, là-bas, sous le grand chapiteau.

Le numéro de balançoire d'Anna, d'inoctensif qu'il était à ses débuts, était à présent devenu un véritable casse-gueule. Car les filles devaient passer d'un trapèze à l'autre en chute libre, en se servant de leur immense traîne comme d'un parachute. Et ce n'était pas tout. À un certain moment, une soufflerie se mettait en marche et, gonflant la traîne de leur costume comme une voile, propulsait ainsi les acrobates en hauteur. À 0,2 G l'effet était saisissant, sauf que leurs bras, leurs jambes, leur dos étaient couverts d'ecchymoses en raison des chutes nombreuses et des collisions constantes avec les structures supportant l'at-

tirail acrobatique : échelles, échafaudages, plateformes pour ne nommer que celles-là. Anna m'avait confié qu'elle avait si mal qu'elle avait peine à dormir la nuit, le simple contact de son corps avec le matelas la faisant atrocement souffrir.

Quant à moi, je remplaçais toujours Kim au trapèze jusqu'à nouvel ordre. J'avais tellement répété la routine avec Marco et les jumelles que j'en rêvais la nuit. J'étais obsédé par cette seule idée, celle de rattraper mes partenaires. Je ne mangeais plus tant j'étais stressé. Je dormais mal. Et toujours ce leitmotiv me harcelait : Rattrape-les, rattrape-les, rattrape-les ! Plus rien au monde n'existait que mes mains, comme si le sort de l'univers en dépendait.

Anna refusait catégoriquement de prendre des antidouleurs. Elle était hagarde par manque de sommeil et je n'avais guère meilleure mine. Et puis, nous ne nous parlions presque plus. Nos batteries étaient à plat.

Et puis, un matin, David était réapparu à la cafétéria, l'air tout à fait hébété, insensible à ce qui se passait autour de lui. Ou du moins, c'était ce que je croyais. Car, je l'avais appris par la suite, David était un excellent comédien. Au souper, il m'avait discrètement fait un signe, me donnant rendez-vous au jardin le soir même.

Sa première question avait été pour Anna. Je lui avais expliqué qu'elle était exténuée et qu'elle n'avait même plus la force de me parler. Il acquiesça gravement.

— Tu sais Nick, ma crise de nerfs, c'était du théâtre. Je voulais savoir ce qui se passait pour de vrai à l'infirmierie. Eh bien, c'est pire que ce que tu croyais.

— Dis-moi, tu as vu Kim ?

— Oui, il est dans le plâtre jusqu'au cou. Et puis, il dort tout le temps. Tu devrais voir le paquet de pilules, de sirops et d'injections qu'ils nous donnent là-bas...

— Mais c'est dingue, David ! Tu aurais pu y laisser ta peau !

— Oh, les toilettes de l'infirmierie doivent être pas mal *stone* à l'heure qu'il est.

— Mais les injections ?

— Ouais, je sais. Ça, c'était moins drôle. Et puis, ceux qui sont blessés, ils passent des heures dans une espèce de cabine sans fenêtre. Je ne sais pas ce qu'ils foutent là-dedans, mais ça m'avait l'air pas mal suspect. Parce que le personnel infirmier...

Ici, David baissa la voix comme s'il avait peur d'être entendu. Pourtant, nous étions seuls dans cette section du jardin.

— Les infirmiers, ils portent des espèces de scaphandres lorsqu'ils entrent là-dedans. Alors,

LE CIRQUE COPERNICUS

tu vois que ça ne doit pas être tout à fait inoffensif, ce truc.

Je demeurai songeur quelques instants.

— Et ils envoyaient Kim là-dedans ?

David baissa les yeux.

— Ouais. Au moins huit heures par jour.

— Merde... et Isabelle ?

— Une seule chose est sûre, c'est qu'elle n'est pas à l'infirmerie.

— Tu as une idée de ce qui a pu lui arriver ?

— Écoute, j'ai peut-être une idée, mais j'aime mieux ne pas en parler. Il me semble que... que ça lui porterait malheur.

Je lui tapai sur l'épaule en signe d'assentiment.

— Alors, on fait quoi ?

— On attend. Et je pense vraiment, dans les circonstances, que ton idée du cri de détresse le soir de la représentation demeure encore notre meilleure chance. Si tu pouvais parler à Anna... à trois, on a plus de chances.

— Tu as raison. Et d'ici là ?

— Je continue à jouer le zombie. Et toi, à avoir l'air d'un mort-vivant.

— Parfait. Jusqu'au grand soir ?

— Jusqu'au grand soir.

— David...

— Quoi ?

— Merci. Merci de me redonner espoir.

Après le départ de David, j'étais resté pensif. Il fallait sortir de cet endroit. À tout prix. Évidemment, si j'avais encore été responsable du tirage, les choses auraient été beaucoup plus simples. Parce que donner l'alarme à cinquante mètres dans les airs suspendu à un trapèze, c'était moins évident, surtout avec la musique tonitruante qui couvrirait le tout. Peut-être qu'à la fin, au moment du salut...

Je me levai et avant d'entrer dans ma chambre, je cognai chez Anna. Deux coups brefs, notre bon vieux signal.

Au bout d'un moment, elle m'ouvrit. Elle était en larmes, et s'effondra dans mes bras.

Je n'osai pas la serrer trop fort, de peur de la faire souffrir davantage.

La porte se referma derrière moi. Sur mon épaule, Anna pleurait toujours. Je lui passai doucement la main dans les cheveux, me disant que c'était sans doute le seul endroit de son corps que je pouvais toucher sans risquer de lui faire mal.

— Je viens de voir David. Il revient de l'infirmerie. Il voulait que je te parle.

Et je lui résumai notre conversation. Anna arrêta de pleurer. J'avais réussi à la distraire de sa souffrance, du moins pour un moment. Puis ses larmes reprirent de plus belle.

— Je ne sais même pas si j'aurai la force de me rendre jusqu'au soir du spectacle.

— C'est seulement dans trois jours. Tu peux tenir jusque-là.

— Peut-être que je le peux. Ce dont je ne suis plus du tout sûre, c'est si je le veux !

— Bien sûr que tu le veux voyons ! Mais tu es fatiguée, tu t'embrouilles les idées.

— Si seulement je pouvais dormir... Oh, Nick, je n'en peux plus !

— Et pourquoi tu n'essaierais pas un antidouleur ? Juste pour cette nuit ?

Elle se raidit brusquement.

— Alors ça, jamais ! Plutôt mourir que de gober un de leurs trucs !

J'étais désespéré. J'aurais tant voulu pouvoir l'aider. Et je restai là, debout, au milieu de sa chambre. Elle, les bras autour de mon cou, déversait des torrents de larmes, m'inondait de soupirs et de sanglots.

Je ne m'étais jamais senti aussi impuissant. C'était terrible toute cette peine, toute cette douleur.

— Écoute, Anna, on doit pouvoir faire quelque chose. Si j'allais chercher mes oreillers et quelques coussins ?

Elle ne répondit pas, ce que j'interprétais comme un accord tacite.

— Allez, je reviens dans une minute.

À mon retour, Anna avait passé le t-shirt et les *leggings* qui lui servaient de pyjama. J'installai tant bien que mal les coussins sur son lit,

LE CIRQUE COPERNICUS

formant grossièrement la silhouette d'un corps étendu. Ainsi sa tête, ses bras et ses jambes étaient surélevés et son dos se trouvait en quelque sorte suspendu au-dessus du matelas.

— Et puis merde, si on pouvait régler la gravité à $0 G$, tu pourrais flotter dans ta chambre et ça réglerait tout !

Anna me fit un sourire timide.

— C'est quand même pas mal, ton système. Je pense que je vais pouvoir dormir un peu.

Je sortis sur la pointe des pieds en éteignant derrière moi.

Chapitre 15

— **T**OUT LE MONDE À SON POSTE !
5-4-3-2-1, en piste !

La musique, les cascades de lumière, les projecteurs qui suivent les trois acrobates jaune, rose et violette qui descendent du ciel en virevoltant comme des papillons.

Des oh ! Des ah ! Des applaudissements qui crépitent.

Anna doit être soulagée : son calvaire est terminé. Mais moi, perché sur cette plateforme d'à peine un mètre carré, à 50 mètres d'altitude dans l'obscurité totale, je n'en mène pas large. La peur me ronge les tripes. À mes côtés, Marco carbure à l'adrénaline. Il trépigne sur place et me rend par le fait même cent fois plus nerveux. Et puis, il commente tous les numéros.

Moi, je n'ai qu'une idée en tête : en finir au plus vite. Avec le spectacle, l'école, et le cirque. Quitter cet endroit le plus tôt possible, et pour toujours.

J'ai reparlé à David tout à l'heure dans le transexpress. Il a préparé des messages, des SOS,

qu'il va tenter de refiler à des spectateurs, puisqu'en sa qualité de machiniste il passera toute la représentation sur le plancher des vaches.

— Je vais viser les gens près des entrées ou encore ceux qui sont assis au premier rang. Les plus accessibles, quoi. Et les jolies filles, de préférence.

Anna, de son côté, tenterait de faire de même puisque, après son numéro d'ouverture, elle pouvait demeurer toute la soirée dans les coulisses. Je lui avais suggéré de se tenir près des toilettes : de cette façon, il lui serait peut-être plus facile d'attirer l'attention de quelqu'un.

Quant à moi, j'étais le maillon faible du plan. Mon numéro avait lieu juste avant l'entracte, ce qui signifiait que je devais attendre toute la première partie sur cette foutue plateforme au sommet du chapiteau. Initialement, *Les Oiseaux du Paradis* devait constituer le clou du spectacle, mais comme je n'avais pas le talent de Kim, nous avons été déclassés.

Et puis, comble de malchance, on m'avait recruté *in extremis* pour un numéro en deuxième partie, lequel avait dû être concocté à la dernière minute en raison d'une série de blessures subies par trois des quatre acrobates des *Flying Suns*.

Nous étions donc cinq heureux élus à participer à une espèce de chorégraphie qui mélangait trapèze et trampoline, rien de très excitant

ou de très dangereux, mais il y avait un vide de cinq minutes à combler. Donc, dès ma première sortie de scène, je devais procéder à un changement de costume, puis me tenir prêt pour le second numéro. En fait, il n'y aurait qu'au salut final où je pourrais espérer tenter quelque manœuvre, et encore. Impossible de m'approcher de la foule à moins de me sauver en courant.

Lorsque le maître de cérémonie annonce notre numéro, des sueurs froides m'envahissent :

— Et maintenant, mesdames et messieurs :
Les Oiseaux du Paradis !

J'enduis une dernière fois mes mains de poudre de magnésium, je m'élançai et... les applaudissements fusent.

Comme la fois précédente au camp d'été, je n'ai eu conscience de rien, comme si je me réveillais brusquement sans même me souvenir de m'être endormi. J'ai les bras en l'air, tenant de chaque côté la main d'une des jumelles, et j'entends Marco qui poursuit ses commentaires :

— Super ! On a réussi tous nos enchaînements et encore mieux qu'à l'entraînement. Nick, tu as été génial, et vous aussi les filles !

Ma réponse confuse n'est pas une marque de fausse modestie : je suis encore à moitié dans les vapes.

Puis nous courons vers la sortie où je suis happé par une charmante hôtesse orange qui m'invite à entrer dans une loge. Démaquillage, déshabillage, rhabillage, remaquillage. Elles sont trois à s'affairer autour de moi, que dis-je, *sur* moi. En temps normal, il y aurait eu de quoi faire le jars, mais j'ai l'esprit encore trop embrumé pour réagir de quelque façon que ce soit à leurs attentions.

— Euh, je pourrais avoir quelque chose à boire ?

Une des hôtesse s'éloigne quelques secondes et revient avec une bouteille de neuronade bien froide, qu'elle m'offre d'un air inexpres-sif. « Ces filles sont aussi chaleureuses que des robots », me dis-je. Et aussi disciplinées. Ce n'est pas possible, on a dû les altérer génétiquement, ou encore leur laver le cerveau ! Même si je sais pertinemment que de telles manipulations sont interdites, du moins sur les humains, il y a tout de même matière à suspicion. Parce qu'avec le cirque Copernicus, on peut s'attendre à tout, et au pire surtout.

La boisson tonique aidant, je sors lentement de ma torpeur. Et puis je n'ai rien à perdre. Je tente une offensive. N'importe quoi pour sortir d'ici : c'est notre plan, après tout.

— Hé ! les filles, ça fait longtemps que vous travaillez ici ? Vous êtes très efficaces, vraiment !

Pas de réponse, ce qui n'est somme toute pas très surprenant.

— La paye est bonne ? Le cirque est généreux avec vous ? Vacances, congés fériés ?

— Veuillez s'il vous plaît arrêter de bouger les muscles de votre visage. Cela nuit au maquillage.

Je ne peux pas parler ? Très bien, je vais communiquer autrement, alors.

J'empoigne – pas très subtilement, il va sans dire – le derrière de la charmante hôtesse qui est en train de me coller des paillettes sur les tempes. Sous la combinaison caoutchoutée, la chair est ferme, rebondie.

Aucune réaction.

Je la caresse avec un peu plus d'insistance mais elle, imperturbable, poursuit son travail. Je retire ma main. De deux choses l'une : ou bien elle en a drôlement l'habitude, ou bien elle ne sent rien de rien. Un robot, je vous dis.

— Pour ce genre de demande, il faut voir les hôtesse blanches. Mais je doute que vous n'ayez l'âge réglementaire.

Alors c'est comme ça qu'on se divertit sur la Lune, quand on a l'âge réglementaire ? Je connais deux ou trois de nos entraîneurs qui doivent bien en profiter, tiens ! Et puis ce service est sans doute offert aux visiteurs moyennant un certain supplément, bien entendu.

J'ai tout à coup une pensée pour Isabelle. Quand David m'a confié qu'il croyait savoir où elle était, j'espère qu'il ne pensait pas à... ça ?

Un frisson de dégoût me traverse. Les hôtessees ont terminé leur travail et me reconduisent dans les coulisses. Je crois rêver quand l'une d'entre elles me glisse à l'oreille :

— Demande à aller à la salle de bains.

Sur le coup, je ne réagis pas, mais elle presse furtivement mon bras gauche.

— Euh, excusez-moi, mais j'aurais besoin d'aller aux toilettes.

L'hôtesse, à ma gauche, fait un signe de tête à ses collègues et m'entraîne dans un corridor latéral, jusqu'à une petite pièce qui n'a rien d'une salle de bains et tout d'un atelier de couture. Elle referme la porte derrière elle et donne un tour de clé. Je la reconnais. C'est ma conquête de tout à l'heure. Mon geste ne sera pas passé inaperçu, finalement.

— Qu'est-ce que tu veux ?

C'est peut-être enfin là l'ouverture que je recherchais, mais il faut être prudent. Encore mieux, jouer les idiots. Je décide d'y aller pour la franche naïveté.

— Je veux rentrer chez moi.

Elle prend un air songeur.

— C'est aussi bien, parce que t'es pas mon genre. Trop jeune.

LE CIRQUE COPERNICUS

Elle sourit. Elle sourit ?

— Pourquoi on ne nous retourne pas chez nous comme prévu ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire qu'on est enfermés ici. Comme des prisonniers. On ne peut jamais sortir ni voir nos familles.

— Tu es arrivé quand à l'école ?

— Septembre.

— Ouais, c'est dur au début. Mais on s'habitue. Enfin, certains s'habituent.

— Et les autres ? Ceux qui ne s'habituent pas ?

— On les recycle.

— Quoi !?!

J'étais sidéré. Était-ce là une application morbide de la quatrième loi universelle de la Récupération, ou encore pire, de la sixième ?

— Qu'est-ce que tu veux dire au juste, parce que j'avoue que...

Elle secoue les épaules d'un geste brusque.

— On les recycle, on leur trouve autre chose à faire.

— Mais pourquoi pas les renvoyer, tout simplement ?

— Tu veux vraiment rentrer chez toi ?

J'acquiesce d'un bref signe de tête et je la regarde droit dans les yeux.

— Peux-tu m'aider ?

— C'est pas ce que je fais, non ?

LE CIRQUE COPERNICUS

— Qu'est-ce qui me prouve que tu n'es pas en train d'essayer de m'amadouer pour ensuite me dénoncer aux autorités ?

— Si c'était le cas, ils seraient déjà venus te cueillir.

— Alors pourquoi tu fais ça ? Si on te surprend à m'aider, j'imagine que ça ne leur plairait pas tellement, aux autorités.

— Je suis ici pour la paye, un point c'est tout. Ma famille n'est pas riche et je fais ce que je peux. Mais je ne suis pas nécessairement d'accord avec toutes leurs méthodes.

— Mais tu restes quand même. On achète ton silence, hein ?

Elle baisse les yeux.

— Tu me méprises.

— Je ne veux pas juger, chacun a ses raisons. Mais, pendant ce temps, mes camarades se blessent, souffrent, risquent leur vie pour faire tourner la machine qui te nourrit. C'est de l'exploitation pure et simple ! On ne nous traite guère mieux que des esclaves, tu comprends ? Et le pire, c'est que la plupart ne s'en rendent même pas compte, tellement ils sont dopés par les toutes les cochonneries qu'ils nous envoient dans la ventilation !

Je me suis mis dans une sainte colère et, devant moi, la charmante hôtesse orange a un geste de recul.

LE CIRQUE COPERNICUS

— Si ce que tu dis est vrai... Écoute, je n'avais pas... je ne me... rendais pas compte. Pour nous, vous êtes les acrobates et rien de plus. Anonymes, sans visage. Moi, je m'occupe des costumes et je ne me mêle pas du reste.

— Tu te mets la tête dans le sable, ouais, je vois le genre. En tout cas, merci quand même. Je pense que je devrais y retourner sinon on pourrait commencer à s'inquiéter...

Elle se mord la lèvre et regarde le bout de ses souliers. Orange, bien entendu.

— Je pourrais peut-être faire quelque chose...

— Je n'en veux pas de ton aide.

— Écoute, tu m'as vraiment ouvert les yeux. Je vais voir ce que je peux faire. Je suis sérieuse.

C'est presque à contrecœur que je lui marmonne une espèce de merci. Mais intérieurement, je jubile. J'ai enfin déniché une alliée, sauf que je ne sais même pas son nom.

Chapitre 16

NOUS FAISONS UN DERNIER TOUR DE PISTE. Les applaudissements sont déchaînés. C'est un véritable triomphe.

Dans les coulisses, c'est un Pinsky délirant qui nous accueille. Nous sommes géniaux. Le meilleur cru que l'école ait jamais produit. Nous sommes voués à un brillant avenir. Un avenir qui se situe pas plus tard que... la semaine prochaine !

Quoi ! Ils remettent ça ? Et l'épidémie de gastro, finalement, c'était quoi ? La dysenterie ? La peste noire ? Il n'y a pas un survivant ?

Bien sûr, personne n'osera questionner. Nous sommes tous emportés par l'hystérie collective. Tous ? Enfin, presque.

En coulisses, Marco me congratule d'une poignée de main énergique. Apparemment, je suis le Sauveur, rien de moins. Je ne l'écoute qu'à moitié, jusqu'au moment où je l'entends dire cette chose plutôt surprenante :

- Hé, tu sais qui était là ce soir ?
- Qu'est-ce que tu veux dire, au juste ?

LE CIRQUE COPERNICUS

— Dans l'assistance. Il y avait Fanny, tu te souviens, cette fille de l'école qui faisait de la contrebande de ketchup ?

— Tu l'as vue ? Ici ?

— Oui, je lui ai même parlé. Elle était pas mal surprise de me voir là, je t'assure.

Mais moi, je n'ai maintenant qu'une idée en tête. Le plan. Trouver des alliés à l'extérieur, dans la foule. Merde ! Pourquoi Fanny a-t-elle reconnu cet idiot de Marco et pas moi ?

Je regarde à droite, à gauche. Dans l'allégresse générale, je pourrais peut-être me glisser en direction des spectateurs sans me faire remarquer.

— Elle était de quel côté ? J'aimerais ça la revoir, moi aussi.

Et pour donner le change, je rajoute d'un air de défi :

— Je voudrais bien qu'elle sache qu'il n'y a pas que toi qui sois devenu un dieu du stade, vois-tu !

Marco me fait un sourire grimaçant et je me précipite vers la sortie la plus proche.

Personne n'interrompt ma course vers le chapiteau. Les estrades sont à peu près vides ; les derniers spectateurs se dirigent vers la sortie. Si seulement je n'étais pas affublé de ce costume stupide, je pourrais me fondre dans la foule mais là, avec ma combinaison vert et

jaune, je n'ai aucune chance. Je décide de foncer quand même : advienne que pourra !

On dirait que la chance me sourit. Sur le dossier d'une banquette désertée, j'avise un vêtement oublié. Je le ramasse au passage. C'est un manteau de drap gris, longueur trois quarts, qui couvre une bonne partie de mon costume trop voyant et qui me rendra presque anonyme.

Les spectateurs cheminent dans un corridor assez large qui doit mener soit à un transporteur, soit à un complexe hôtelier. J'accélère la cadence. La foule est dense, animée. Dans ces conditions, ça ne sera pas facile de retrouver Fanny.

De dos, une fille m'apparaît correspondre à sa description. Je m'approche : ce n'est pas elle. Heureusement, les rares hôtesses en poste ne semblent pas faire attention à moi. Du moins, pas encore. On n'a pas dû signaler ma défection. Je croise les doigts. J'espère que personne ne questionnera Marco.

J'arrive à un carrefour. La plupart des gens prennent à droite. Je les suis, d'un air qui se veut le plus naturel possible. Retrouver Fanny. Retrouver Fanny avant qu'ils ne me retrouvent.

— Nick ? Tu es ici, toi aussi ? C'est drôle, je viens juste de parler à Marco.

Tout d'un coup, toutes mes angoisses s'évanouissent. Je l'ai retrouvée. Le temps s'arrête.

LE CIRQUE COPERNICUS

— Fanny, il faut que je te parle. Tu t'en vas où, là ?

— À l'hôtel. Mes parents sont partis rejoindre des amis pour prendre un verre après le spectacle. Tu fais partie du cirque, toi aussi ?

— Oui, et ce n'est pas ce que tu crois. Je veux m'enfuir. Ce truc, c'est vraiment l'enfer.

Fanny ouvre des yeux ronds, mais ne pose pas de questions. Elle me tend la main.

— Viens, on est presque arrivés.

Je n'y crois pas. Je n'y crois plus. Après toutes ces semaines passées à en rêver, ça y était ? J'allais enfin m'en sortir ? Non, je devais rêver. On avait dû nous droguer, encore, pour nous transporter à notre insu. Sur Mars, tiens...

Fanny m'entraînait maintenant dans un ascenseur. Douzième étage. Un couloir. Une porte. Un numéro : 1205.

Pour le restant de ma vie, je le jure, ce nombre sera synonyme de liberté.

Fanny ouvre la porte, me fait entrer, me regarde.

— Écoute, je vais en avoir long à te raconter, mais je veux quand même commencer par l'essentiel. Te remercier.

— Tu me remercieras plus tard. As-tu faim, soif ? Le minibar est très bien garni.

— N'importe quoi sauf de la neuronade.

— Un jus d'orange ?

— Du vrai ou du synthé ?

LE CIRQUE COPERNICUS

— Du vrai.

— Sans blague ? C'est vraiment le grand luxe ! En passant, j'ai une question. Très importante. C'est où ici ? Est-ce que nous sommes sur la Lune ?

Fanny me regarde d'un air perplexe.

— Comment ça, si on est sur la Lune ? Tu ne sais pas où tu es ? Vraiment ?

— Ils nous ont drogués pour nous emmener. Et puis, on ne sort jamais. Alors, mes amis et moi, on a pensé...

— Mais bien sûr que nous sommes sur la Lune. Au LEC, plus précisément.

— J'en étais sûr... Très bien, tu es bien assise ? Je te raconte mon histoire. Notre histoire. L'histoire de l'école du cirque Copernicus.

Deux litres de véritable jus d'orange plus tard, j'avais dit tout ce qu'il y avait à dire. Fanny était atterrée.

— Tu sais, je peux te cacher ici jusqu'à demain, mais nous devons quitter l'hôtel à 1100 heures. Nous repartons pour la Terre en début d'après-midi. Et je ne peux quand même pas t'emmener dans mes bagages...

— En attendant, je pourrais utiliser ton terminal pour envoyer un message à la maison ?

J'allais écrire à mes parents. J'allais me cacher dans l'hôtel, en attendant. Ils trouveraient une façon de me faire sortir d'ici. Et puis,

LE CIRQUE COPERNICUS

j'alerterais l'opinion publique. Non, les parents d'Anna d'abord. Anna... Merde ! J'avais laissé son bracelet dans ma chambre, parce que, bien entendu, on nous interdisait tout bijou ou accessoire durant les entraînements, et à plus forte raison pendant les spectacles.

Il fallait que je retourne là-bas. Il fallait que je trouve un moyen de rentrer à l'école sans me faire remarquer. Peut-être qu'avec l'aide de ma complice orange... Mais, en attendant, le terminal était ma meilleure option.

Papa, maman. Je suis au LEC. Longue histoire. Je n'ai plus d'argent. SVP me réserver un vol sur le prochain transport. Répondez vite.

Votre fils, Nicolas.

Toujours sous le coup de la paranoïa, j'avais écrit le message le plus neutre possible, sans faire allusion ni à l'école ni au cirque. Et puis, j'avais signé de mon nom officiel, Nicolas. Celui que mon père n'utilisait qu'aux heures les plus graves.

Je n'avais aucune idée de l'heure qu'il pouvait être chez eux. Chez nous. Au pire, mes parents venaient de se mettre au lit et me répondraient au plus tard dans huit heures. J'avais onze heures avant de devoir quitter l'hôtel. Avec un peu de chance...

LE CIRQUE COPERNICUS

La chambre de Fanny communiquait par une porte mitoyenne avec celle de ses parents. De leur côté, tout était demeuré silencieux. Elle alla dans la pièce d'à côté : je l'entendis fouiller dans les tiroirs et elle revint avec un pantalon de jogging, des chaussettes et des baskets. De sa propre valise, elle tira un t-shirt un peu élimé qui pourrait m'aller.

— Tiens, va prendre ta douche, tu as des paillettes plein le visage. Et puis tu t'habilleras avec ça. C'est un peu moins...

— Voyant.

— Affreux.

Je souris à Fanny et me glissai dans la salle de bains.

Chapitre 17

— **N**ICK ! NICK, RÉVEILLE-TOI ! On cogne à la porte ! Je pense qu'ils te cherchent !

Réveil brutal. Effectivement, ça tambourine ferme. Pas du genre service aux chambres, en tout cas.

Fanny se dirige vers le judas, sans toutefois ouvrir la porte.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Petit-déjeuner.

— Je n'ai rien commandé.

— Mademoiselle, ouvrez. Sécurité.

— Allez voir mes parents au 1207. Je suis mineure. Je n'ouvre pas à des inconnus.

— Il n'y a personne au 1207. Ouvrez, sinon nous nous verrons dans l'obligation de...

— Oui oui, une minute, le temps que je m'habille.

Fanny me fait signe de passer dans la chambre d'à côté. Malgré l'affirmation des supposés gardiens, ses parents sont bel et bien au lit. Et dorment profondément, ronflements à l'appui.

LE CIRQUE COPERNICUS

J'entends Fanny leur ouvrir.

— Qu'est-ce que c'est que ces manières ?
Vous cherchez une bombe ou quoi ?

Bruits de pas, de meubles qu'on déplace,
de couvertures qu'on retourne.

— Vous êtes seule ici ?

— Ça ne se voit pas ?

— Pourquoi les deux lits sont-ils défaits ?

— Je les ai essayés pour trouver le plus
confortable. Vous avez fini de me poser des
questions aussi stupides ? Je n'ai pas que ça à
faire ! Et puis, qu'est-ce que vous cherchez au
juste ?

— Un suspect.

— Qu'est-ce qu'on lui reproche ?

— Il y a eu des vols sur l'étage.

Malgré moi, je ne peux m'empêcher de lais-
ser échapper un soupir de soulagement. Ils ne
sont pas après moi. Personne n'a donné l'alerte.
Mais Fanny ne lâche pas le morceau.

— Eh bien, rien n'a disparu ici. Donc, vous
pouvez faire de même. Disparaître. De toute
façon, il ne vous viendrait pas à l'idée d'ac-
cuser la fille de la vice-présidente de la Milky
Way, assurances générales, n'est-ce pas ?

De l'autre côté du mur, un silence de mort
se fait entendre. Puis :

— Toutes nos excuses, mademoiselle. Bon
séjour chez nous, mademoiselle.

Bruits de pas. La porte se referme. Quand je les entends s'éloigner dans le couloir, je repasse chez Fanny.

— Tu es vraiment la reine du baratin, toi !

— Bah, j'ai l'habitude. Beaucoup d'entraînement à l'école, si tu te souviens bien.

— Ta mère, elle est vraiment...

— Ouais, et c'est mon grand-père le président, mais je garde cette carte-là pour une autre fois.

— Et c'est quoi, la Milky Way ?

— La compagnie qui assure le LEC. Et les navettes.

— Oups !

— Ça explique les petits voyages sur la Lune. Tiens, penses-tu que tes parents t'ont répondu ?

J'ouvre le terminal. Rien. Pourtant, à cette heure, ils devraient être réveillés, ou rentrés du travail, c'est selon. Mais peut-être mon message a-t-il été retardé ou, pire encore, intercepté.

— Veux-tu leur écrire un mot ? Je pourrais le leur transmettre, en arrivant.

— J'hésite. Et si on te fouillait ?

— Moi, la petite-fille du président de la Milky Way ? Écoute, je vais commander un petit-déjeuner. Un vrai, cette fois. Tu pourras leur écrire en attendant. Je te file une infobarrette.

À mon départ, une heure plus tard, je n'avais toujours pas reçu de réponse de mes parents. Mais mon message était bien en sécurité parmi les chaussettes sales de Fanny. Il fallait toutefois que je trouve un moyen de retourner à l'école sans éveiller les soupçons. Avec un peu de chance, mon absence serait passée inaperçue, puisque aujourd'hui était une journée libre. Le repos du guerrier, drôlement bien mérité.

— S'ils t'interrogent, tu n'as qu'à dire que tu as passé la nuit à boire avec une vieille connaissance. Et pas besoin de préciser que c'était du jus d'orange...

Parlant d'orange, j'allais justement essayer de la retrouver, ma charmante hôtesse anonyme. J'avais au moins le prétexte de lui remettre mon costume.

Fanny m'embrassa sur les deux joues.

— Sois prudent et tiens-toi tranquille, je m'occupe de ton cas. Et puis, si mon père cherche ses vêtements de gym, je mettrai ça sur le dos du voleur.

Personne ne s'intéressa à moi ni dans l'ascenseur, ni dans le hall d'entrée de l'hôtel, ni dans les corridors qui menaient vers la zone des spectacles du LEC. Apparemment, mon signalement ne devait pas correspondre à celui du suspect et on me laissa tranquille. Je parvins à me rendre sans encombre dans les environs des ateliers de couture. J'essayai de

retrouver le corridor latéral en question. Je croisai quelques hôtesse, mais aucune ne me prêta attention.

Après plusieurs détours labyrinthiques, je crus enfin avoir repéré l'endroit. J'attendis quelques instants à l'écart, hésitant à me manifester, puis la porte s'ouvrit. La voix qui me parvenait de l'intérieur était bien la sienne. Une fois sa collègue partie, je m'avançai dans l'entrebâillement.

— Hé, salut !

Elle sursauta, faillit se piquer avec une épingle.

— Nick, qu'est-ce que tu fais ici ? Vite, entre !

Comme la veille, elle verrouilla la porte à double tour.

— Je suis parti un peu vite, hier. J'ai oublié de te rapporter ça.

— Je sais. C'est moi qui étais chargée de récupérer ton costume. Quand j'ai vu que tu ne revenais pas, je n'ai passé aucun commentaire. Et puis, j'ai entendu une fille qui te cherchait. Une petite brune avec un costume de papillon rose.

Anna. Bien sûr, elle avait dû s'inquiéter.

— Je lui ai dit que tu étais déjà parti. Je crois qu'elle a compris.

— Il faut que j'y retourne, à l'école. Avec un peu de chance, personne n'aura remarqué

mon absence. C'est une journée de repos pour tous aujourd'hui.

— Et si je me fie à ce que j'ai entendu hier, vos entraîneurs ne seront pas sur pied de sitôt. Non, tu as bien choisi ta journée pour faire ta petite escapade. Mais je pensais que tu voulais t'enfuir d'ici et maintenant que tu as réussi à te sauver, tu me demandes de t'aider à revenir ? Je ne comprends rien à ton histoire...

Je me mis à rigoler et je réussis à lui arracher un sourire.

— Pas trop crédible, je te l'accorde. Mais bon, j'ai réussi à contacter quelqu'un. De l'extérieur. Alors, maintenant, je n'ai qu'à attendre sagement qu'on vienne me chercher.

— Pas bête comme plan. Tu m'en reparleras le mois prochain.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Que ça peut être long. Les procédures, tout le tralala.

— Vraiment ? Aussi long que ça ?

— Écoute, ce n'est pas la porte à côté. Un passage en navette, ce n'est pas à la portée de toutes les bourses, crois-moi ! Mais, trêve de plaisanterie, il faut que tu retournes là-bas le plus vite possible. Si on se dépêche, on peut attraper le transexpress de 1030 heures. Si on nous questionne, je dirai que je t'avais donné rendez-vous ce matin parce qu'il fallait que je fasse une retouche à ton costume. Mais si tu

veux mon avis, je pense que tu ne seras pas ennuyé. Ça doit encore roupiller ferme après la petite fête d'hier...

Ma charmante complice m'entraîna dans une série de corridors qui nous mena au quai d'embarquement. Il était pratiquement désert. Nous montâmes ensemble dans le train. Je m'assis en face d'elle et la regardai avec insistance.

— Je ne sais pas comment te remercier.

— Alors, ne me remercie pas. Et oublie-moi.

— Pour t'oublier, il faudrait d'abord que je t'aie connue.

— Tu ne m'as jamais connue.

Elle se pencha vers moi, fit doucement glisser ses doigts sur l'angle de ma mâchoire, là où une tentative de barbe essayait désespérément de faire de moi un homme.

— Dommage, murmura-t-elle.

Et elle déposa sur mon front un baiser doux comme un vent d'été.

Chapitre 18

A 1110 HEURES, J'ÉTAIS DE RETOUR dans ma chambre.
À 1115 heures, Anna frappait à ma porte.

— Où étais-tu ? J'étais morte d'inquiétude ! Et en plus, il y a Isabelle qui est revenue.

En temps normal, cela aurait dû être une bonne nouvelle. Mais à voir l'expression abattue d'Anna, je m'étais douté que ce retour était loin d'être réjouissant.

Je lui avais fait signe d'entrer et nous nous étions assis côte à côte sur le lit.

— J'ai eu vraiment peur, tu sais. Surtout quand j'ai vu ce qu'ils lui avaient fait.

— Elle est revenue quand ?

— Ce matin, au déjeuner, comme si de rien n'était. Au début, David était vraiment soulagé de la revoir, mais ensuite... Écoute, je ne sais pas par quoi elle est passée ces derniers jours, mais elle ne reconnaît plus personne. Ses yeux sont hagards, c'est affreux !

Anna s'était pris la tête entre les mains et s'était mise à pleurer.

LE CIRQUE COPERNICUS

— Alors quand ce matin j'ai vu que tu n'étais toujours pas là, j'ai vraiment paniqué. J'ai pensé que... j'ai pensé qu'ils t'avaient échangé pour elle ! J'ai imaginé le pire, mais enfin, maintenant, tu es de retour. Et en un seul morceau.

J'avais pris doucement la main d'Anna.

— Je suis revenu, tu vois. Et avec plutôt de bonnes nouvelles. Dis, tu penses qu'on s'est aperçu de mon absence ?

— Tu veux dire à part David et moi ? Non, je ne crois pas. Tout le monde a fêté pas mal fort, hier soir. Sauf David et moi, bien entendu.

— J'ai eu une occasion et j'ai sauté dessus à pieds joints. Parce que figure-toi que Marco...

Et je lui avais relaté en quelques mots mon escapade de la veille, Fanny, l'hôtesse orange, et mon retour via le transexpress. Anna avait arrêté de sangloter net.

— Ça veut dire que, dans quelques jours tout au plus, tes parents seront prévenus ?

— C'est ce que ça veut dire, du moins je l'espère. Mais en attendant il va falloir être patients. La Lune, c'est quand même loin de la maison.

— Tu aurais pu te sauver avec elle.

— Ce n'est pas si simple. Sur les vols de navette, les places sont comptées, et puis je n'avais aucun papier d'identité. On m'aurait refoulé au premier contrôle et, à la lumière

de ce qui est arrivé à Isabelle, j'avoue que je préfère encore revenir ici. Avec vous.

J'allais dire « avec toi », mais quelque chose me disait que ce n'était pas le moment.

Anna s'était levée.

— C'est jour de congé aujourd'hui. Je vais grignoter quelques trucs puis faire une sieste. Je suis vraiment crevée, je n'ai presque pas dormi de la nuit. J'ai donné rendez-vous à David au jardin, après le souper. On se verra là-bas, d'ac ?

— D'ac. Repose-toi bien, et à plus tard.

J'étais ensuite allé faire un tour à la cafétéria pour prendre une bouchée. L'endroit était dépeuplé et personne ne me prêta attention. J'avais l'impression d'être devenu un fantôme.

Puis je l'avais vue entrer. Isabelle. Le teint gris, le regard morne, avançant telle une somnambule vers le comptoir alimentaire. Vous avez dit fantôme ? Ce n'était rien comparé à ça. Un véritable spectre. Anna avait dit vrai : ses yeux étaient hagards. Pire encore, ils étaient morts.

Peut-être n'était-ce que temporaire.

Peut-être que la mémoire, que la vie lui reviendraient sous peu.

En fait, j'espérais presque qu'on ne l'ait que droguée. Parce qu'autrement, j'en étais réduit à imaginer le pire. Lavage de cerveau, électrochocs, lobotomie. Tout ça pour être retournée

sans permission dans le transexpress. C'était insensé.

Heureusement que dans quelques jours mes parents sauraient la vérité et mettraient tout en branle pour me sortir d'ici. Pour nous sortir d'ici.

Tel que convenu, j'avais rejoint David et Anna à l'heure dite. David m'avait fait une accolade chaleureuse :

— Content de te revoir, vieux ! Surtout avec de si bonnes nouvelles.

Leur campagne était demeurée infructueuse. Ni l'un ni l'autre n'avaient réussi à approcher le moindre spectateur. J'avais eu une sacrée veine, finalement. Et tout ça grâce à Marco.

— Lui et toi étiez à la même école ?

— En fait, nous sommes presque voisins.

David avait pris un air songeur.

— Alors, tes parents, ils vont parler à ceux de ton copain ?

— Comme je les connais, c'est ce qu'ils vont sans doute faire.

— Et cette fille, cette Fanny, tu peux lui faire confiance ?

— C'est une bonne copine. Et puis, elle n'a pas froid aux yeux. Vous auriez dû l'entendre répondre aux agents de sécurité.

Anna avait soupiré, puis demandé s'il y avait autre chose à faire en attendant. J'avais

alors mentionné que j'avais vu Isabelle à midi, et leur avais fait part de mes hypothèses.

— J'espère seulement qu'elle est sous l'effet d'un narcotique et que, le temps aidant, elle reprendra du mieux. Autrement, je ne sais pas. Je n'ose même pas penser à ce qu'ils ont pu lui faire.

— Pourquoi la retourner, si c'est dans cet état ? avait explosé David.

— C'est vrai que c'est étrange. À ce compte-là, ils auraient tout simplement pu la recycler.

— La recycler ? avaient lancé David et Anna d'une seule voix.

J'avais alors évoqué ma conversation avec l'hôtesse orange, et les conclusions que j'en avais tirées, rappelant au passage le commentaire qu'avait fait Isabelle au sujet de la fille au balai rencontrée dans les estrades.

— Alors tu penses que c'est ce qui nous attend ? Quand on sera trop blessés, trop usés ou trop fous pour continuer, ils vont nous reléguer à l'entretien, aux poubelles, au lavage des toilettes, non sans nous avoir grillé quelques neurones au passage. Mais il faut les arrêter, les dénoncer, les traduire en justice. Ce sont de vrais malades, fous et dangereux !

Tout cela me donnait la nausée, et David exprimait tout haut ce que je ressentais tout bas. Il était durement affecté par la condition

d'Isabelle, comme Anna et moi d'ailleurs, et avait peine à contenir sa colère. Mais, pour l'instant, la colère était inutile. Il fallait garder la tête froide et agir de façon organisée, logique. C'est ce que lui rappela Anna, tout en lui enjoignant doucement de se calmer.

— Je sais, c'est révoltant. Tout ici me révolse. Mais Nick a réalisé une ouverture et, en attendant, il ne faut surtout pas se faire remarquer. Préserver notre santé, aussi bien physique que mentale. Rester tranquilles, quoi ! Si tu veux qu'on s'en sorte, si tu veux qu'Isabelle s'en sorte, c'est la meilleure chose à faire. Respire par le nez, prends une douche d'eau glacée, n'importe quoi, mais calme-toi ! Je t'en prie, David, fais-le pour toi, pour Isabelle, et pour tous les autres.

Entre ses dents, David avait murmuré qu'il n'avait pas du tout envie de se calmer. Anna lui avait secoué les épaules :

— Alors, essaie au moins de faire semblant.

Je les avais vus partir, tous les deux : lui l'air furieux, elle patiente comme un ange. J'étais resté assis un moment au milieu des roses trémières et du chèvrefeuille, repassant le fil des événements des dernières vingt-quatre heures. Il fallait que ça marche. Il fallait que mes parents reçoivent au plus vite ou ma transmission ou mon message. Fanny devait être quelque part entre la Terre et la Lune à pré-

LE CIRQUE COPERNICUS

sent. Qu'est-ce que j'aurais donné pour être assis là, avec elle, me dirigeant vers cette boule bleue qui me manquait amèrement ! Respirer l'air, entendre le crissement du sable sous mes pieds, sentir le vent. Sauter et retomber lourdement sur mes pieds. Revoir mes amis, mes parents.

J'étais seul. J'étais tout à fait seul.

J'allais attendre encore, mais pas indéfiniment.

Chapitre 19

— **E**T SI JE DÉCIDAIS de ne pas monter en piste ce soir ? Si je faisais la grève ?

J'ai encore grandi, car Pinsky ne me toise plus d'aussi haut qu'avant. J'ai encore grandi, car cela fait maintenant cinq semaines que ça continue, la vie d'artiste. Cinq semaines de représentations. Deux représentations par semaine. Je suis devenu un pro du trapèze et Copernicus a besoin de moi.

— Et d'abord, elle est où, la troupe régulière ? Soixante-dix jours de gastro ? Vous voulez rire...

Mes éclats de voix ont enfin attiré l'attention, car un certain attroupement commence à se former autour du directeur et de moi.

Cinq semaines. Cinq semaines à attendre qu'il se passe quelque chose, que mes parents se manifestent, qu'on vienne me tirer d'ici. Cinq semaines à douter que mon message ne se soit jamais rendu. Clémentine m'avait prévenu. Clémentine, c'est ainsi que j'ai prénommé ma charmante hôtesse orange, à défaut de ne jamais

avoir su son nom. Clémentine. Comme le fruit juteux et sucré que j'avais goûté, une fois à Noël, du temps où j'habitais encore chez mes parents. Du temps où j'avais encore des parents.

Tant bien que mal, j'avais gardé le moral, au début. J'avais gardé le moral même si Isabelle n'était jamais redevenue comme avant. En fait, Isabelle était devenue une star. Elle avait un numéro solo à la corde lisse : époustouflant ! C'est elle qui concluait la première partie de notre spectacle à présent.

Elle ne parlait plus à personne sauf aux entraîneurs. Sauf à Lucas. Elle n'avait plus qu'une chose en tête, ou plutôt deux : répéter et présenter son numéro. Chaque semaine, elle y ajoutait un nouvel enchaînement plus difficile, plus périlleux, plus spectaculaire. Je compris alors qu'en plus de pratiquer le recyclage, le cirque savait également exploiter les lois de la Récupération. Copernicus n'avait pas les moyens de laisser échapper des talents, et Isabelle en était la preuve vivante. Vivante ? Parfois, j'en doutais presque.

J'avais gardé le moral malgré le retour de Kim, amaigri, fiévreux, se déplaçant à grande-peine sur ses jambes, mais déterminé plus que jamais à reprendre l'entraînement. Suspendu par les pieds, enchaîné au trapèze, il s'était converti en porteur. Une paire de bras, c'est tout ce qui lui restait. Un autre bel exemple de

Récupération. C'était quoi, déjà, la septième loi ? *Sans récupération, pas d'avenir*. Pas d'avenir dans le cirque, en tout cas.

Je ne sais pas ce qu'on leur donnait comme drogue à l'infirmerie, mais ce n'était pas de la camelote.

— Et puis, comment se fait-il qu'on ne soit pas payés ? Si je ne me trompe pas, ce soir sera notre dixième représentation. Et sans cachet, bien entendu. Je réclame un salaire ! Je réclame le droit d'être payé pour mon travail !

Autour de nous, petit à petit, le groupe s'épaissit. Personne ne dit rien, mais ce silence est éloquent.

— Mais vous êtes des étudiants ! Vous êtes en apprentissage ! Lorsque vous deviendrez professionnels, bien sûr qu'on vous paiera, à la mesure de votre mérite, bien entendu.

— Des étudiants, vraiment ? Y a-t-il quelqu'un qui ait vu le moindre petit iProf depuis que nous sommes arrivés ici ? Y a-t-il quelqu'un qui se souvienne d'avoir appris autre chose que des enchaînements acrobatiques ? Une école, vous voulez rire ? Non, je regrette, ou bien on me paye ou bien je ne sors pas ce soir.

Je tiens Pinsky en otage et il ne le sait que trop bien. Le spectacle roule à effectif réduit. Les blessures sont si nombreuses et si fréquentes qu'il n'y a plus de substitution possible. Plus de candidats disponibles. Même les types

qui, comme David, ont débuté comme machinistes ont depuis été intégrés dans le spectacle. Nous sommes ou bien en scène ou bien en réhabilitation. Sans compter les quelques-uns qui ont complètement disparu du circuit. Recyclés sans doute puisque, comme chacun sait, *Le gaspillage est la plus grande des barbaries*. Neuvième loi universelle. Et puis merde...

Soudain, une voix s'élève. Une voix, et c'est assez pour transformer mon geste isolé en un début de mutinerie.

— Moi aussi je refuse de travailler dans ces conditions. Je veux un salaire, sinon c'est fini. Je ne marche plus.

Celui qui vient de parler, celui qui le premier m'a appuyé, c'est Willy. Le partisan des Rapidos, le type contre qui j'avais joué au robotball le jour où j'avais fait la connaissance de David et d'Isabelle.

Des murmures d'assentiment accueillent sa déclaration. Pinsky, manifestement ébranlé, regarde à gauche et à droite à la recherche d'un allié. Pas l'ombre d'un entraîneur à l'horizon. Sentant la soupe chaude, se seraient-ils éclipsés ?

Une deuxième, une troisième, une quatrième voix s'élèvent. Puis David s'avance et prend la parole, visant Pinsky avec mépris.

— Pas d'argent, pas d'artistes. Pas d'artistes, pas de spectacle. Pas de spectacle, pas de

spectateurs. Pas de spectateurs, pas d'argent. Allez dire ça à madame Rémy. Je suis sûre qu'elle sera tout à fait enchantée.

Pinsky marmonne quelque chose et veut s'en aller. Mais dix paires de bras le retiennent. Je vois alors passer dans son regard une lueur d'affolement. Je le tiens, enfin.

— Nous allons demeurer dans nos quartiers jusqu'à ce qu'il se passe quelque chose. Nous ne bougerons pas tant que nous n'aurons pas vu la couleur de notre argent. Allez ! Courez chez madame Rémy ! Si elle veut divertir ses spectateurs ce soir, il va falloir qu'elle délie sa bourse.

— Ou bien autre chose, rajoute David à mi-voix, ce qui déclenche l'hilarité générale.

Pinsky, cramoyi, se faufile vers la sortie et disparaît sans demander son reste.

Tous les regards se tournent vers moi.

— Vous savez ce qu'ils font ? Vous savez où nous sommes, non ? Ils nous ont expédiés sur la Lune, vous comprenez ? Nous distrayons la clientèle de luxe en vacances au Lunar Entertainment Center, et gratuitement à part ça ! Vous n'en avez pas assez d'être ici ? Depuis six mois ? Nous aurions dû retourner chez nous au moins deux fois déjà. Mais ça leur coûterait trop cher, alors ils inventent des histoires pour nous empêcher de partir. La seule façon de s'en sortir, c'est de faire la grève. Ils ont besoin de

nous, c'est notre seule arme contre eux et leurs machinations.

Mon discours est salué de quelques encouragements polis. Plusieurs s'éloignent jusqu'à ce qu'il ne reste autour de moi que cinq ou six personnes, bien déterminées cependant. C'est peu, mais c'est assez pour foutre la représentation de ce soir en l'air.

David propose que nous nous rassemblions dans sa chambre pour démarrer notre groupuscule révolutionnaire en bonne et due forme. Mais Willy objecte qu'il vaut sans doute mieux nous réfugier chacun chez soi.

— Si nous sommes regroupés, ça sera bien plus facile pour eux de nous repérer.

— Oui mais, à six, on peut opposer une meilleure résistance.

— Et puis nos chambres sont si petites que je me demande si on peut y tenir plus qu'à quatre.

Notre mouvement de rébellion s'amorçait par un conflit interne, ce qui était peu prometteur pour l'avenir. Anna, toujours diplomate, avait alors proposé un compromis.

— Nick et moi sommes voisins. Trois chez lui, trois chez moi, ça vous irait ?

David s'empresse d'acquiescer et déclare que lui et Fred, un type qui faisait de la haute voltige, se retrouveront chez Anna. Par consé-

quent, Willy et Rose – nous étions du même numéro de trampoline – me suivent chez moi.

Et puis, plus rien.

Les heures passaient et personne n'avait même levé le petit doigt pour venir nous chercher. Les corridors étaient silencieux. Difficile de dire si chacun attendait dans sa chambre ou si nos collègues avaient malgré tout présenté le spectacle sans nous.

Quand arriva 2330 heures, l'heure à laquelle nous revenions d'habitude de la représentation, il devint évident qu'il ne s'était rien passé ce soir. Normalement, on aurait dû entendre des bruits de pas et des voix témoignant du retour de nos camarades. Nous avions alors traversé chez Anna où David, tout sourire, avait déclaré que nous avions gagné la première manche.

— Je suggère que nous rentrions tous dans nos chambres et qu'on se revoie demain matin à la caf, pour déjeuner. Mais pas d'entraînement. La grève continue tant que nous n'aurons pas obtenu ce que nous voulons. Vous êtes prêts à continuer ?

Nous répondons tous oui à l'unisson. Des poignées de main, des accolades sont échangées.

— Jusqu'au bout ?

— Jusqu'au bout !

Chapitre 20

JUSQU'AU BOUT.
Le lendemain matin, jour 2 de notre grève collective ; alors que je veux aller déjeuner, je me heurte à une porte close. Je ne peux plus sortir de chez moi.

J'avais d'abord cru à une panne du système électrique. C'était bien mal connaître le cirque Copernicus. Tu ne veux plus travailler ? Eh bien, reste dans ta chambre. Tu veux un salaire ? Trois repas par jour, c'est comme ça qu'on te paye.

À midi, les portes avaient été déverrouillées, et un message avait retenti dans les corridors :

« Avis à tous les étudiants. Le spectacle d'hier est remis à aujourd'hui. Rendez-vous tous à 1215 heures à la cafétéria en tenue d'entraînement. »

Jusqu'au bout.

Je resterais dans ma chambre. Je poursuivrais ma grève.

À ma porte, deux coups. Ça doit être Anna. J'ouvre.

— Tiens, Nick, prends ça !

Je n'ai même pas le temps de réagir qu'elle a déjà regagné sa chambre. Le paquet qu'elle m'a filé contient une dizaine de vitabarres. De quoi soutenir un siège.

Je veux me servir un verre d'eau : rien. Évidemment, l'alimentation est coupée entre 0800 et 1700 heures. Il faudra penser me faire des réserves ce soir. Remplir mon lavabo par exemple.

Domage, parce qu'une vitabarre, c'est difficile à avaler tout seul. C'est sec, insipide, mais très nourrissant. Il ne me reste qu'à mastiquer en silence.

Dix minutes plus tard, j'entends un clic dans ma porte. Le mécanisme d'ouverture est à nouveau bloqué.

Parfait. Je continue à protester.

À 1700 heures, alors qu'enfin je viens de me servir à boire, on tambourine à la porte.

— Nick, dernier appel ! Tous tes collègues sont sortis.

C'est la voix de Lucas. À d'autres : je fais la sourde oreille.

— Écoute, tu te mets en tenue, je t'ouvre la porte, tu manges une croûte et tu es prêt à temps pour la représentation.

Je demeure muet comme une carpe. S'il pense m'avoir en m'amadouant.

La porte s'ouvre et Lucas entre. Il a son sourire mielleux des grandes occasions. Il me

trouve étendu sur le lit, les bras croisés derrière la nuque, les jambes repliées.

— Qu'est-ce que tu penses que tu fais, hein ?

— La grève.

— C'est ridicule, Nick. Viens rejoindre les autres.

— Je veux qu'on me paye. Tu l'as dans ta poche, ma paye ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Tu n'es encore qu'à l'école, en plein apprentissage. Il n'a jamais été question que le cirque te paye un salaire, voyons !

— Il n'a jamais été question que le cirque me garde en otage sur la Lune.

Lucas me jette un regard noir. Entre nous, la guerre est déclarée pour de bon.

La persuasion étant manifestement inefficace dans mon cas, voilà qu'il tente d'utiliser des armes plus offensives. La menace. La torture mentale.

— Nick, tu es un garçon intelligent. Je crois que tu as très bien compris que si tu persistes dans ton entêtement, on va te garder enfermé ici jusqu'à ce que tu recouvres la raison. Tu dois commencer à avoir faim, non ?

Et il sort de sa poche un sandwich qu'il me mange au nez, lentement, en dégustant chaque bouchée.

Jusqu'au bout.

LE CIRQUE COPERNICUS

Je ne bronche pas. Les vitabarres d'Anna ont fait leur travail : je n'ai presque pas faim. Je souris.

— Tu perds ton temps.

— Je ne le perdrai pas longtemps. Allez, mon garçon, tu sors d'ici en moins de deux !

Il se penche vers moi avec l'intention manifeste de m'agripper par le bras pour me tirer du lit et me sortir de force. Je déplie brusquement mes jambes et lui assène un coup de pied en pleine figure. Le sang gicle.

Au cri de douleur qu'il pousse, je devine que je viens de lui casser le nez. Et alors qu'il se dirige péniblement vers la sortie, je lui décoche cette dernière flèche :

— Et ne va surtout pas raconter que je t'ai attaqué. Légitime défense. Je pourrais même invoquer la tentative d'agression sexuelle, au besoin. Tu es cuit.

Je crâne, mais c'est sans doute moi qui suis cuit. Ils vont revenir à deux, à six, à cent pour me tirer d'ici de force et me passer à tabac. Me recycler, quoi !

Je me rue vers la porte. Dans sa précipitation, Lucas a tout de même eu la présence d'esprit de verrouiller derrière lui.

Je suis cuit. Je retourne sur mon lit. Ils n'ont qu'à venir me cueillir : je suis à leur merci.

Dix minutes plus tard, des pas s'approchent dans le couloir. Mon cœur se met à battre la chamade.

Cette fois-ci, pas de préambule. La porte s'ouvre sur Pinsky, flanqué de deux gorilles qui ont dû être haltérophiles dans une vie antérieure.

— Mon petit Nick, j'ai à te parler.

Je demeure immobile. Non par défi, mais parce que la peur me paralyse. Complètement.

— Tu te prends pour qui ?

Lentement, j'étire mes jambes jusqu'à les ramener au bord du lit où je m'assois. Encore plus lentement, les mains en appui sur les genoux, je me lève.

Si je dois mourir, autant mourir debout, comme un homme.

Pinsky recule d'un pas.

Au loin, j'entends une vague rumeur, comme le tonnerre roulant dans le lointain. Mais il n'y a pas de tonnerre sur la Lune.

La rumeur se rapproche, s'amplifie. Ce sont des bruits de pas, scandés, telle une armée en marche. La porte s'ouvre.

Dehors, dans le corridor, des dizaines de têtes. Mes camarades s'avancent dans l'embrasure de la porte et restent plantés là, comme des statues. Silencieux, mais témoins.

Pinsky se retourne. Même de dos, je sens qu'il pâlit.

LE CIRQUE COPERNICUS

Une minute de silence passe qui me semble une éternité. Une éternité joyeuse et libératrice, une éternité qui me redonne le courage que j'avais perdu.

Et voilà qu'apparaît, royale et altière, madame Rémy. Une brèche s'ouvre dans la foule de mes collègues pour la laisser passer.

— Pinsky, pouvez-vous s'il vous plaît m'expliquer une fois pour toutes ce qui se passe ici ?

Pinsky toussote, trépigne, se tord les mains.

— Eh bien, chère madame la directrice, il se trouve que... En fait, ce n'est pas grand-chose. Un caprice d'enfant.

— Pinsky, je n'ai pas de temps à perdre. Expliquez-vous, je vous prie.

D'une toute petite voix, l'entraîneur chef répond :

— Lézétudiantsneveulplutravailler.

— Pardon ?

— Ce sont les étudiants, madame. Ils ne veulent plus travailler.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Ils veulent, enfin, ils veulent être payés.

— Et vous vous laissez mener par une bande de blancs-becs ? Vous m'ennuyez, Pinsky. Vous m'ennuyez royalement.

Chapitre 21

MADAME RÉMY se tourna alors en direction du corridor pour s'adresser aux élèves récalcitrants.

— Vous n'êtes pas heureux ici, à réaliser vos rêves les plus chers ? Regardez-vous : en six mois, nous avons transformé les chiffes molles que vous étiez en de magnifiques athlètes. Vous êtes des artistes ! La gloire et le succès seront votre ultime récompense !

Pour toute réponse, elle n'eut droit qu'à des regards glacials, ce qui, soit dit en passant, n'eut pas du tout l'air de l'impressionner.

— Pinsky, je les veux tous en piste à 1930 heures. Je ne ferai pas attendre les spectateurs deux fois.

— Si vous voulez un spectacle, madame, il faudra nous payer pour notre travail.

C'était Anna qui venait de parler ainsi, en s'avançant au premier rang du groupe des mutinés.

— Ce n'est pas une petite pimbêche dans votre genre qui me dictera quoi faire !

— Eh bien, la petite pimbêche, elle ne fera pas le papillon rose ce soir en entrée de scène.

— Et il n'y aura pas de papillon jaune ni de papillon mauve non plus.

— Vous pourriez peut-être faire le numéro à notre place, madame. Et tous les autres numéros qui suivent.

Ça, c'était David qui venait de conclure. Pinsky, s'il avait pu, aurait disparu à travers le plancher.

— Il me semble que vous m'aviez assurée que ce nouvel arrivage serait tout à fait docile, mais je vois qu'il n'en est rien. Vous êtes renvoyé, Pinsky ! Sortez d'ici, je ne veux plus vous voir. Quant à vous, mes agneaux, vous allez bien gentiment rentrer au bercail et FAIRE CE QUE JE VOUS ORDONNE DE FAIRE, SI VOUS VOULEZ UN JOUR REVOIR VOS PARENTS !

— Nos parents sont au courant, madame. Ils ne vous laisseront plus faire très longtemps.

Profitant de cette diversion, Pinsky s'esquiva de ma chambre et prit ses jambes à son cou alors que madame Rémy, se retournant vers moi, éclata d'un rire démoniaque :

— Parce que vous croyez qu'ils les reçoivent, vos transmissions ? Nous filtrons tout. Tout est contrôlé, censuré. Vous n'avez aucun pouvoir. Aucun, vous entendez ?

Elle triomphait. Elle jubilait. Elle avait maté notre rébellion, détruit nos espoirs, démoli nos plans d'évasion. Du moins, c'est ce qu'elle croyait.

— Ça, madame Rémy, sauf votre respect, ça nous a pris tout au plus deux semaines pour le découvrir. En comparant les messages reçus de nos parents, tiens !

Et, d'une voix de fausset, j'avais déclamé :

« Cher X,

Nous sommes contents de voir que tout se passe bien et que tu es heureux (se) dans ta nouvelle école. Nous avons bien reçu ta transmission. Ici, tout va bien même si tu nous manques un peu.

Papa et/ou maman »

Et là, pour la première fois, j'avais senti que madame la directrice perdait sa contenance. Sa belle assurance commençait à s'effriter, oh, à peine, mais sa voix était animée d'un rire nerveux lorsqu'elle me répondit :

— Et alors, ne me dites pas que vous communiquez avec vos parents par télépathie !

— Vous oubliez que nous faisons ou du moins que nous *faisons* des spectacles devant public, madame.

Elle me regardait, médusée. Et puis son ton changea du tout au tout.

— Combien vous voulez ?

LE CIRQUE COPERNICUS

— Pour acheter mon silence ?

— Combien ? Vous parliez de salaire. Dites-moi votre prix, qu'on en finisse.

La femme d'affaires en elle tentait de sauver la face. Elle avait promis un spectacle aux clients du LEC; elle tiendrait ce spectacle coûte que coûte.

— Cinquante passages en navette vers la Terre.

— Et vous jouez ce soir ?

— Et nous jouons ce soir. Pour la dernière fois. Votre troupe régulière devrait s'être rétablie, depuis le temps ?

Elle ne releva pas l'allusion, mais eut l'air de réfléchir. Il fallait que je demeure sur mes gardes, que je me méfie d'elle. C'était une vraie vipère cette femme, et elle pouvait attaquer sans préavis.

— Et si certains de vos camarades désiraient demeurer avec nous ? Nous ne pourrions pas les forcer à partir, n'est-ce pas ?

— De toute façon, vous allez bientôt perdre votre licence. La Milky Way est au courant de vos méthodes, disons, peu orthodoxes. Et comme vous voudrez éviter un scandale...

Ça, je l'avoue, c'était du bluff, mais le coup porta. Madame Rémy vacilla – ce qui, avec sa corpulence, était assez inattendu – et elle dut s'appuyer un moment contre le mur.

— Cinquante allers simples pour la Terre. Et vous avez avantage à faire vite.

Mes camarades s'écartèrent pour laisser sortir madame la directrice escortée des deux gardes du corps. Ils disparurent au tournant du corridor.

David s'avança vers moi.

— Mais veux-tu bien me dire ce que c'était que cette histoire de Milky Way ? En tout cas, tu as visé en plein dans le mille. Elle mangeait littéralement dans ta main !

— Je vous expliquerai ce soir en rentrant, parce qu'en attendant nous avons une représentation à donner, n'est-ce pas ?

Tous avaient éclaté de rire. La tension tomba et le groupe se dispersa, chacun vers sa chambre, pour aller se préparer. Tous, sauf Anna qui, de toute façon, n'avait pas à aller bien loin.

— Comment vous avez su, pour Pinsky ?

— Il était en plein discours à la cafétéria quand Lucas est arrivé, la figure en sang. Il a pris son portable et a appelé des renforts. Quand il est parti en direction de ta chambre, David a enjoint les autres de le suivre.

— Tu étais avec eux à la cafétéria ?

Anna avait décelé la pointe de déception dans ma voix. Mais c'est en me regardant dans les yeux avec aplomb qu'elle répondit :

LE CIRQUE COPERNICUS

— Moi, non. J'étais toujours dans ma chambre. J'ai rejoint le groupe quand ils sont arrivés devant ta porte.

— Et tu as pu sortir ?

— Ils ont déverrouillé les portes à 1700 heures. Toutes, sauf la tienne. Parce que c'était toi la forte tête qu'il fallait mater.

— Alors David ?

— David est allé dîner avec les autres, ce midi. Probablement parce que je n'ai pas pu lui refiler de vitabarres...

Et cela dit sur un ton qui laissait transparaître une certaine amertume, une pointe de mépris même.

— Et Willy ? Fred, et Rose ?

— Ils sont arrivés après moi. J'en déduis qu'ils étaient restés dans leur chambre, eux aussi. Quelqu'un a dû les prévenir par la suite de ce qui se passait chez toi avec Pinsky et la Rémy.

De notre groupe initial de six, seul David avait fait faux bond. Je n'avais même pas envie de lui en vouloir pour cela. L'important, c'était que notre stratagème avait réussi. Et puis si David n'était pas allé à la cafétéria, il n'aurait pas pu entraîner les autres à sa suite pour assurer ma défense. Non, rien n'arrivait pour rien.

D'autre part, j'étais retombé dans les bonnes grâces d'Anna. Depuis le soir où j'avais fugué, elle avait été plus distante avec moi.

Comme si elle m'en avait voulu de lui avoir causé de l'inquiétude. Alors, finalement, que David n'ait pas persisté dans sa détermination à faire la grève, c'était plutôt une bonne nouvelle pour moi.

Parce que je savais qu'Anna ne le lui pardonnerait pas.

Ça aurait été facile pour moi de profiter de la situation. Et mon statut nouvellement acquis de *héros de la résistance* me conférait un avantage certain. Mais j'étais trop fatigué pour tenter quelque manœuvre que ce soit. J'avais juste envie de sortir de ce cauchemar et de rentrer chez moi.

Chapitre 22

MES PARENTS SONT VENUS m'accueillir à l'astroport. Mes parents, Fanny, et une horde de journalistes. Parce que pendant que nous nous mutinions sur la Lune, Fanny s'activait sur la Terre. Fanny, son grand-père et les agents de la Milky Way.

Finalement, mon bluff n'était pas si loin de la vérité. Le scandale avait éclaté le lendemain de notre dernière représentation.

C'était encore pire que ce que nous avions imaginé.

Quand mes parents avaient reçu mon info-barrette, cela avait confirmé ce dont ils se doutaient depuis quelque temps. Curieusement, le cirque avait toujours une explication sous la main pour justifier l'impossibilité de nous retourner à nos familles : à l'automne, on avait évoqué un problème de transport – il faut dire que les dirigeants de Copernicus avaient fait croire aux parents de l'hémisphère nord que leur école de cirque était située dans le sud, et vice versa pour les parents du sud. Aux vacances d'hiver, c'était la visite d'un soi-disant recru-

LE CIRQUE COPERNICUS

teur d'une compagnie très célèbre qui, en raison d'un horaire extrêmement chargé, n'avait pu se libérer à un autre moment pour venir prospecter des talents. Avaient suivi des excuses aussi insipides qu'une épidémie de gastroentérite – ça devenait une manie chez eux – ou encore une tempête de sable ou de neige, c'était selon.

Mes parents avaient immédiatement contacté ceux de Marco et c'est ensemble qu'ils s'étaient rendus chez la vice-présidente de la Milky Way qui leur avait prêté une oreille plus qu'attentive. Fanny avait alors relaté notre rencontre au LEC et avait été bombardée de questions.

Si l'opération avait été si longue, c'est que la compagnie d'assurances avait voulu s'assurer de la véracité de mes allégations avant d'entamer une poursuite officielle. Car Copernicus ne détenait aucune assurance pour une école de cirque lunaire, ni pour d'éventuels employés mineurs. Autrement dit, le cirque opérait dans l'illégalité puisque les risques inhérents à de telles activités n'avaient été ni évalués ni prévus selon les termes du contrat passé avec la Milky Way.

La compagnie d'assurances avait donc infiltré le LEC. Trois agents avaient quitté la Terre une semaine à peine après le retour de Fanny. Le premier s'était fait passer pour un journa-

liste d'un magazine de voyages et avait interviewé touristes et employés. Le second s'était déguisé en contrôleur du STA – le système thermostatique et atmosphérique qui permettait de maintenir des conditions de vie terrienne sur la Lune – et avait procédé à une inspection approfondie des installations. Et le troisième, ou plutôt la troisième, s'était fait engager comme charmante hôtesse violette au service alimentaire et avait manœuvré pour être affectée à notre cafétéria. Et elle y avait fait des découvertes pour le moins surprenantes.

Notre nourriture était truffée d'hormones et de composés organiques synthétiques en tous genres qui favorisaient le développement musculaire et ralentissaient la croissance osseuse. Mieux encore, ce cocktail chimique stimulait la sécrétion de certains neurotransmetteurs, ce qui augmentait de façon significative la création de connexions neuronales entre les aires sensorimotrices du cerveau et le cervelet. Au début du *traitement*, ce remodelage de notre cerveau était si intense qu'il se poursuivait même la nuit, ce qui expliquait les rêves répétitifs d'entraînement au trapèze que nous avons tous vécus à notre arrivée. Résultat : facilitation de l'apprentissage des mouvements acrobatiques de plus en plus complexes à un rythme accéléré.

Tout ça pour faire de nous des bêtes de cirque, des super athlètes, atteignant leur poten-

tiel maximal en un temps record et pouvant, le cas échéant, être très rapidement remplacés par la cohorte suivante qu'on avait d'ailleurs déjà commencé à entraîner sur Terre.

Évidemment, des changements physiologiques aussi rapides n'allaient pas sans heurt. Aussi, au souper, on nous servait en extra des desserts aromatisés aux stéroïdes anabolisants, aux relaxants musculaires et au tétrahydrocannabinol, histoire de nous aider à récupérer.

Et ce n'était pas tout. Car, comme l'avait si bien dit madame Rémy, il fallait s'assurer de notre docilité. Encore mieux, il fallait nous rendre accros de l'école de cirque. Passionnés, heureux, insoucians. Et, pour ce faire, rien de mieux qu'une bonne dose d'opiacés dans la ventilation nocturne de nos chambres, pour nous entraîner au pays des rêves... C'est ce qu'avait découvert le faux contrôleur du SAT qui avait également poussé une pointe du côté de l'infirmierie.

Il avait noté qu'on y usait du même type de substances que sur les étudiants de l'école sauf qu'on triplait les doses pour s'assurer de la guérison la plus rapide possible. Ceci n'allait pas sans conséquences, car la plupart des patients développaient par la suite une dépendance accrue aux drogues utilisées. Certains devenaient dysfonctionnels et c'étaient ces pauvres que l'on recyclait dans l'organisation du

LEC comme employés d'entretien, leur état physique et psychique ne leur permettant plus de se livrer à la moindre activité exigeant un minimum de concentration. Le pseudo journaliste avait tenté sans succès d'en interroger quelques-uns et avait vite été frappé par leur absence totale de réaction aux stimuli extérieurs. Leur cerveau était au neutre et il n'était pas sûr que même une intense cure de désintoxication parviendrait à leur redonner cette étincelle de vie qui leur manquait désespérément.

Quant à la fameuse cabine qui avait tant intrigué David, c'était en fait une chambre hyperbare où on pratiquait l'oxygénothérapie intensive, ce qui avait pour effets, encore une fois, d'accélérer la reconstruction musculaire et la cicatrisation. Tout pour que les acrobates redevenissent productifs le plus vite possible, et à n'importe quel prix.

Comme nous l'avions constaté, Anna et moi avons été moins affectés par ce qui était désormais convenu d'appeler le *cocktail Copernicus*. Conformément à nos soupçons, la distribution de ces stupéfiants se faisait de façon inégale : il y avait aussi la question des sensibilités personnelles variables. Et puis, à un certain moment, pour une raison qui demeurerait encore inexpliquée, la concentration de drogue dans l'air avait chuté de façon considérable, entraî-

nant ainsi un éveil progressif des esprits. La révolte, ensuite, n'avait été qu'une question de temps.

Pour Isabelle, le traitement avait été quelque peu différent. Nous avons fini par apprendre qu'elle avait été gardée en isolement dans une cellule, coupée du monde extérieur pendant plus de quinze jours. Elle avait été identifiée comme étant une agitatrice potentielle et on avait donc appliqué la méthode forte dans son cas. Ensuite Lucas, se posant en sauveur, était venu la délivrer de son calvaire. Elle n'avait pu faire autrement par la suite que de manger dans sa main et était pour ainsi dire devenue son animal de compagnie. Quand j'y pense, j'en ai encore des frissons.

Nos parents avaient été informés de notre arrivée imminente par le président de la Milky Way en personne et ce dernier s'était empressé d'offrir à chacun un accès privilégié à une clinique médicale hyperspécialisée où nous pourrions bénéficier des examens et des traitements nécessités par notre condition. La compagnie d'assurances avait également remboursé la totalité des frais de scolarité acquittés par nos parents.

C'est une Fanny rayonnante qui m'avait appris la nouvelle. Je l'avais accueillie avec un enthousiasme non feint même si, dans mon for intérieur, je n'avais pu m'empêcher de pen-

ser que tout cela faisait une sacrée belle publicité à la Milky Way. Ce séjour sur la Lune avait développé chez moi un certain cynisme qui, je le craignais, ne me quitterait plus.

Notre arrivée à l'astroport fut haute en émotions. Ma mère pleurait et riait tout à la fois, me serrait dans ses bras, me répétait sans cesse qu'elle avait été inquiète, si inquiète. Mon père, silencieux, deux longues traînées de larmes sur les joues, me regardait d'un air ahuri comme s'il se disait qu'il allait d'un moment à l'autre s'éveiller de ce rêve et devoir à nouveau composer avec la pénible réalité de mon absence.

À mes côtés, Fanny sautillait sur place, babillait sans arrêt, me montrait son grand-père du doigt.

— Fanny, je t'en prie, calme-toi ! Regarde, je suis revenu ! Et je sais que c'est un peu beau-coup grâce à toi.

— Est-ce que c'est Marco, là-bas ? Il n'a pas l'air en grande forme...

Marco faisait partie du groupe des moins chanceux qui avaient le plus fortement réagi aux stupéfiants dont on nous abreuvait chaque jour. Ceux-là avaient le retour difficile et ne semblaient pas réaliser tout à fait ce qui leur arrivait. Ils restaient là, hébétés, au milieu du hall des arrivées. Quant aux quelques *recyclés* de notre groupe, c'était encore pire : ils avaient du mal à reconnaître les membres de leur

famille venus les accueillir, ou du moins ne manifestaient aucune émotion à les revoir.

De loin, les jumelles me saluèrent de façon tout à fait synchro, comme à leur habitude. Willy passa me faire l'accolade, suivi de près par Fred, puis Rose me claqua deux baisers sonores sur les joues. S'adressant à mes parents, elle déclara qu'ils pouvaient être fiers de leur fils.

— C'est lui qui nous a aidés à garder le moral jusqu'à la fin. Il a été un véritable modèle pour nous. Je suis sûr qu'il ira loin.

Je profitai de la diversion pour m'éloigner un peu, dans l'intention avouée de saluer Anna pour une dernière fois. La veille de notre départ, elle avait passé la soirée avec moi, au jardin. Nous n'avions pas dit grand-chose. Elle s'était simplement blottie contre moi, sur un banc à l'abri de la tonnelle, son bras autour de mon cou, sa tête sur mon épaule. Je la sentais ambivalente, heureuse de partir, mais triste de me quitter.

Je l'aperçus au loin, déjà happée par la foule. J'allais me mettre à courir dans sa direction lorsque je tombai sur David.

Depuis la grève et malgré l'effervescence qui avait suivi l'annonce imminente de notre libération, nous nous étions peu reparlé. J'avais tenté quelques approches, mais lui m'évitait toujours poliment. Nous évitait poliment. Je

crois qu'il avait honte de nous avoir laissé tomber.

Mon regard croisa celui d'Anna. Elle me sourit, haussa les épaules en signe d'impuissance et disparut avec ses parents. J'avais promis de la rappeler dès que je serais rentré à la maison. Je lui avais promis qu'on se reverrait, même si elle habitait à l'autre bout de la planète. Je lui avais promis bien d'autres choses aussi.

— Eh ! vieux... enfin chez soi, hein ?

— Enfin chez soi. J'avoue qu'à un moment, je n'y croyais plus.

— Alors tu cachais bien ton jeu. Tu avais toujours l'air si décidé, si convaincu.

— Oui mais, sans vous, j'aurais tout laissé tomber.

— C'est plutôt moi qui t'ai laissé tomber.

Je regardai David dans les yeux. J'imaginai qu'il n'allait pas me croire, mais j'allais le lui dire quand même.

— David, je ne sais pas ce que les autres t'ont raconté, mais moi, je ne t'en ai jamais voulu. Chacun mène le combat qu'il peut. Et puis, cet après-midi-là, si tu n'avais pas été à la cafétéria, j'étais fini. Le gros Pinsky me passait à tabac, c'est sûr. Mais tu as rameuté tout le monde et ça m'a redonné courage. Vraiment.

David baissa les yeux puis, les relevant, regarda en direction de mes parents.

LE CIRQUE COPERNICUS

— La blonde là-bas, c'est ta copine, celle de la Milky Way ?

— Oui, c'est elle. C'est Fanny.

— Quand on y pense, ça a été un sacré coup de chance !

— Ça, on peut le dire. Allez, à bientôt. Ça me ferait plaisir d'avoir de tes nouvelles.

Il prit ma main entre les siennes et la serra avec affection. Et, au moment de s'éloigner pour rejoindre sa famille, il se retourna une dernière fois.

— Hé ! Nick. Les Whambams pour la coupe cette saison ?

— Jusqu'au bout !

Chapitre 23

LE MÉDECIN M'AVAIT PRESCRIT une diète saine, du sommeil et de l'exercice léger. Marco, cependant, était demeuré en observation médicale. J'avais pu réintégrer l'école un mois après mon retour. Évidemment, j'étais très en retard et on me mit sur un programme de rattrapage intensif.

Puis j'avais recommencé à jouer au roboball. Même que j'étais devenu un joueur redoutable, gracieuseté du cirque Copernicus et de ses tristement célèbres méthodes d'entraînement.

J'allais voir Marco deux fois par semaine. Il se remettait lentement. Le sevrage s'était avéré difficile et il avait souffert de dépression. Il ne comprenait rien à ce qui lui était arrivé. Il dormait mal. Il en voulait à l'univers en général et à moi en particulier. Parce que je m'en étais tiré sans séquelles, que j'avais repris une vie normale, tandis que lui ne pouvait encore quitter la clinique.

Il avait sans doute oublié que c'était lui qui m'avait entraîné dans toute cette histoire, mais je ne crus pas bon de le lui rappeler.

LE CIRQUE COPERNICUS

Un jour que j'allais le visiter, j'eus la surprise de trouver Kim à son chevet. Lui avait obtenu son congé après six semaines de traitement et, comme il habitait la région, la première chose qu'il avait faite en sortant était de venir prendre des nouvelles de son ami.

Kim avait suivi de son lit d'hôpital toute l'affaire dans ses moindres détails. Le *scandale Copernicus* avait en effet défrayé la chronique pendant plusieurs semaines et Kim s'y était accroché avec un intérêt presque morbide. J'imagine que c'était sa façon à lui de s'en sortir, de mettre tout cela derrière lui. Pour pouvoir continuer à vivre, malgré tout.

Oui, il y avait déjà eu une troupe régulière et salariée. Oui, la plupart des artistes avaient fini par partir après un an ou deux en raison des mauvaises conditions de travail, du manque de sécurité, des risques excessifs reliés entre autres au travail sous gravité réduite. Alors quelqu'un – madame Rémy et Ivan Pinsky s'accusaient mutuellement – avait eu l'idée géniale de former des étudiants. Des adolescents. Plus malléables, plus influençables, moins revendicateurs. Et surtout, beaucoup moins lourds sur le portefeuille.

Sauf qu'il fallait les former rapidement tout en les acclimatant le mieux possible aux conditions lunaires. Une équipe pseudoscientifique avait donc été affectée au projet, des gens sans

scrupules attirés par l'appât du gain et qui payaient très cher à présent leur collaboration avec Copernicus, maintenant que leur total manque d'éthique avait été révélé.

Nous étions la troisième cohorte et serions heureusement la dernière. Au fil des ans, Copernicus avait recruté, à partir de son réseau d'écoles terrestres, des candidats de plus en plus jeunes, espérant ainsi pouvoir les manipuler plus facilement. Parmi les étudiants qui nous avaient précédés, les plus détériorés avaient été recyclés et ceux qui s'étaient réveillés à temps étaient retournés chez eux avec une somme rondelette qui assurerait leur silence. Quelques rares parmi les plus doués avaient poursuivi une saison ou deux comme professionnels, mais ils avaient fini, eux aussi, par démissionner. Enfin, les plus convaincus étaient demeurés à titre de salariés au sein de l'organisation et occupaient diverses fonctions subalternes. Lucas, le plus jeune de nos assistants entraîneurs, était en fait un produit de la première cohorte. Pas étonnant qu'il n'ait jamais voulu répondre à mes questions sur l'école de cirque.

Kim nous expliqua aussi que le cirque Copernicus faisait face à trois poursuites : par le LEC pour bris de contrat, par la Milky Way pour activités illégales et par un collectif de parents en dommages et intérêts. Ainsi, toutes

les écoles de cirque de la compagnie avaient été fermées jusqu'à nouvel ordre.

— Vous imaginez ? Ils seront ruinés et devront déclarer faillite, c'est sûr ! Ils risquent même la prison si le tribunal juge que leurs actions ont pu compromettre la santé et la sécurité des jeunes qui leur avaient été confiés.

— Et s'ils n'ont pas encore assez de preuves, ils n'ont qu'à venir ici. Ça fait plus de deux mois que je suis en traitement et, franchement, j'ai l'impression que je ne guérirai jamais !

Kim sourit à Marco :

— Regarde-moi, vieux frère. Si moi je m'en suis sorti, tu t'en sortiras aussi. Tu sais ce qu'ils ont vu, à la radiographie ? Des fractures aux deux clavicules, à trois côtes, aux vertèbres lombaires, à la hanche, plus le tibia et le péroné droits. Ah, et aussi à la main gauche, quelques métacarpiens. À ce compte-là, j'aurais pu ne jamais marcher à nouveau ! Et tu vois, je recommence le ski la semaine prochaine, avec la bénédiction de mes médecins.

— Moi, c'est dans la tête que ça ne marche pas. Tous ces trucs qu'ils nous ont fait avaler, ça m'a gelé le cerveau. Complètement. Je suis en désintox et c'est dur, tu ne peux pas savoir.

— Non, Marco, je sais très bien comment c'est. Je suis passé par là moi aussi, ne t'en fais pas. Il y a juste lui, le grand Nick, qu'on dirait immunisé contre cette saloperie chimique.

— Un pur hasard, les gars. Ma chambre était au bout de la section *gamma* et j'ai été moins exposé que vous.

Kim me lança un regard qui exprimait un doute certain.

— Ouais, je sais, mais je n'y crois pas vraiment à ton explication. Toi, dès le début, ça ne t'emballait pas tant que ça cette histoire de cirque. C'est peut-être pour cela que tu as su garder la tête froide. Quoique j'aie une autre théorie...

— C'est parce qu'il n'a pas de cervelle ?

Je croyais rêver. Marco qui faisait une blague ! Qui se moquait de moi ! Il allait mieux, c'était certain.

— Mais non, tu es bête. Je pense que si le cocktail Copernicus ne faisait pas effet sur Nick, c'est que son cerveau sécrétait ses propres endorphines.

— Ses propres quoi ?

— Ses endorphines. La drogue du bonheur que l'organisme produit de façon naturelle, entre autres lorsqu'on est amoureux. Imagine-toi que ça stimule les mêmes zones du cerveau que les opiacés que nous fourguait Copernicus et que, contrairement à leurs cousines chimiques, elles ne créent aucune dépendance. Aucune accoutumance. Et puis, tu as remarqué que, justement, Anna aussi était comme immunisée...

LE CIRQUE COPERNICUS

Les bras m'en tombaient : Kim racontait vraiment n'importe quoi. Mais j'avais dû rougir, car mes deux copains éclatèrent de rire. Je murmurai entre mes dents :

— Évidemment, puisque sa chambre était en face de la mienne.

— Raison de plus ! En tout cas, elle te faisait drôlement tourner la tête, ça c'est sûr ! Et puis vous étiez toujours ensemble...

— Parce qu'on faisait plan sur plan pour essayer de sortir de cette école de fous.

— Dès les premières semaines ?

— Dès les premières semaines.

— Tu le crois, toi, Kim ?

— Pas du tout ! En passant, vous vous êtes revus tous les deux ?

— Non, mais on se parle tous les jours. Elle habite vraiment très loin, dans le genre 15 000 kilomètres.

— C'est moins loin que la Lune.

Et c'est sur ces paroles très philosophiques que Marco conclut la discussion :

— Ouais, et la Lune, j'espère ne jamais y retourner !

Ce soir-là, alors que j'ouvrais mon terminal pour voir si Anna ne m'aurait pas laissé quelque message – en raison du décalage horaire, il n'y avait que le matin où je pouvais communiquer en mode visuel direct avec elle – je décidai d'aller voir ce qui se passait du côté du

LE CIRQUE COPERNICUS

procès Copernicus. Depuis mon retour, je n'étais guère plus intéressé à cette affaire, préférant oublier ce cauchemar le plus vite possible. Mais j'avoue que ma rencontre avec Kim avait suscité un léger regain de curiosité pour les dessous scabreux de cette histoire.

Une manchette attira mon attention : « *Le mystère du gaz enfin élucidé.* » Et c'est ainsi que j'appris qu'on avait identifié la cause de la diminution subite de concentration de stupéfiants dans la ventilation de nos chambres. Ce n'était pas en raison d'un circuit grillé ou d'une canalisation bouchée. Non, quelqu'un avait fermé la valve d'alimentation principale. Délibérément.

«L'interrogatoire du personnel du cirque Copernicus s'est poursuivi aujourd'hui. C'est ainsi que notre journaliste a appris que, le matin du 26 décembre, une employée des services vestimentaires, avec la complicité involontaire d'un contrôleur du STA, a pris l'initiative de fermer l'alimentation en gaz stupéfiant qui était envoyé dans la ventilation du complexe résidentiel où logeaient les jeunes étudiants du cirque. Interrogée par le juge, mademoiselle Jeanne Ramirez a avoué avoir posé ce geste pour venir en aide aux jeunes athlètes dont la situation tragique lui fendait le cœur. «Je me suis dit que s'ils avaient les idées plus claires, ils pourraient davantage s'organiser pour s'en sortir».

LE CIRQUE COPERNICUS

Mademoiselle Ramirez, qui est désormais à l'emploi d'une chaîne bien connue de fabricants de maillots de bain, ne regrette pas du tout son geste. «Je le referais n'importe quand: en fait, j'aurais dû le faire bien avant !»

Les pièces du puzzle s'emboîtaient enfin. Le lendemain de mon escapade. Une charmante hôtesse orange. Clémentine.

Elle avait dit qu'elle essaierait de m'aider. Elle avait tenu parole.

Je tirai mon clavier et commençai à écrire à Anna.

LES DIX LOIS UNIVERSELLES DE LA RÉCUPÉRATION

1. La Récupération profite à tout le monde.
2. Récupérer, c'est s'enrichir.
3. Rien ne se perd, rien ne se crée,
tout se récupère.
4. Tout ce qui peut être récupéré
doit être récupéré.
5. Le Recyclage et la Réutilisation
sont les deux sœurs de la Récupération.
6. Aujourd'hui dans ton bac,
demain dans ton assiette.
7. Sans Récupération, pas d'avenir.
8. Quand tu récupères, la planète te dit merci.
9. Le gaspillage est la plus grande
des barbaries.
10. Récupérer, c'est le propre de l'humanité.

Geneviève Lemieux



Geneviève Lemieux est née et a grandi dans la ville de Québec. Son enfance a été marquée par la conquête de l'espace. L'été de ses neuf ans, elle observe, fascinée, le premier homme marcher sur la Lune à la télé en noir et blanc de ses parents.

Alors que son frère construit patiemment la fusée Saturne V en modèle réduit, elle fait et refait un casse-tête représentant les trois astronautes de la mission Apollo 11. Elle relit les albums d'Hergé où Tintin et Milou, dans leurs seyantes combinaisons orange, alunissent dans leur fusée à damiers après une savante manœuvre de retournement.

Même si Geneviève n'a jamais vraiment voulu être astronaute, le spectacle d'un ciel étoilé, d'une pluie de Perséides ou encore un déploiement d'aurores boréales la fait toujours rêver.



Ce livre a été imprimé sur du papier Sylva enviro 100 % recyclé,
traité sans chlore, accrédité Éco-Logo et fait à partir
d'énergie biogaz.

Achévé d'imprimer
sur les presses de Marquis Imprimeur
en août 2009

le cirque copernicus

GRAFFITI +



« Je commençais à trouver que ce camp ne ressemblait pas du tout à des vacances et un peu trop à l'école, iProf en moins... On se serait cru à l'armée... »

« Super génial, Nick ! Une école de cirque ! Tu imagines ? On passerait la journée à s'entraîner au lieu de faire ces foutus exercices de iProf à la noix qui ne servent à rien !

– Je vais commencer par voir ce que raconte cette pub.

... Et c'est ainsi qu'à peine deux jours après la fin de l'école, Marco et moi montions à bord d'un transporteur qui nous emmènerait au camp du cirque Copernicus.

La pub était géniale. Le camp était gratuit. Mes parents avaient finalement accepté. Et puis c'était pour deux semaines. Vingt jours à peine. »

L'ILLUSTRATION DE LA PAGE COUVERTURE
EST DE JEAN-PIERRE NORMAND.

 **SOULIÈRES
ÉDITEUR**

LE CIRQUE COPERNICUS



9 782896 071029